La Mort de Sénèque

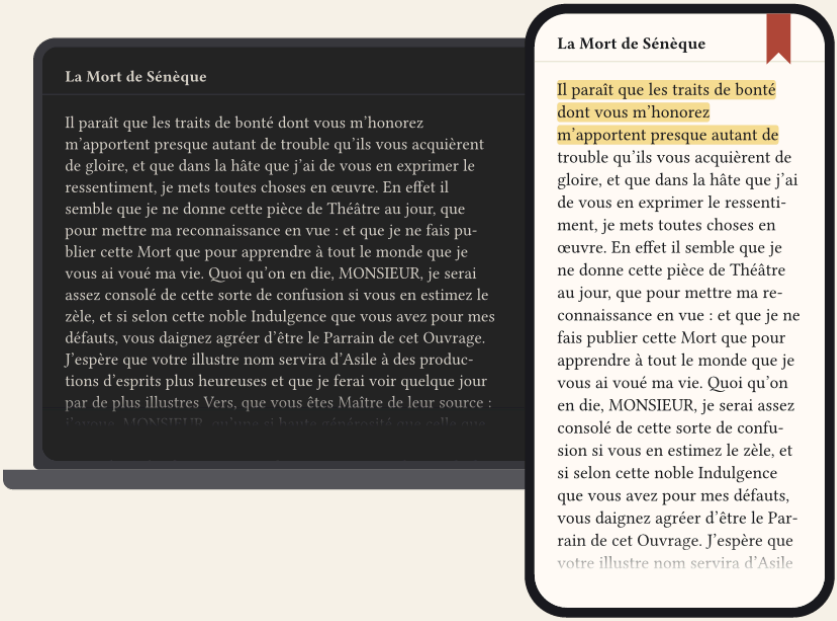
Tristan L'Hermite

1644

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/tristan-l-hermite/la-mort-de-seneque

Ce livre vous suit partout

Lisez-le aussi en ligne sur Classiques.app : le même texte, gratuit, sur téléphone comme sur ordinateur.



Votre page gardée

Vous reprenez là où vous vous êtes arrêté.

Vos citations

Gardez et partagez les phrases qui vous marquent.

Autour du texte

Résumé, personnages et commentaires.

Ouvrir le livre en ligne

La lecture est gratuite, sans inscription.
classiques.app/livres/tristan-l-hermite/la-mort-de-seneque

Sommaire

À Monsieur le comte de Saint-Aignan. 4
Les personnages 6
Argument du premier acte 6
Acte I 7
  Scène première. 7
  Scène II. 13
Argument du second acte 17
Acte II 17
  Scène première. 17
  Scène II. 18
  Scène III. 22
  Scène IV. 27
  Scène V. 32
  Scène VI. 32
Argument du troisième acte 32
Acte III 33
  Scène première. 33
  Scène II. 40
  Scène III. 43
  Scène IV. 44
Argument du quatrième acte 48
Acte IV 48
  Scène première. 48
  Scène II. 50
  Scène III. 55
  Scène IV. 58
Argument du cinquième acte 61
Acte V 62
  Scène première. 62
  Scène II. 69
  Scène III. 70
  Scène IV. 74
Extrait du Privilège du Roi. 78

TRAGÉDIE
M. DC. XXXXV. AVEC PRIVILÈGE DU ROI.

À Monsieur le comte de Saint-Aignan.

MONSIEUR,
Il paraît que les traits de bonté dont vous m'honorez m'apportent presque autant de trouble qu'ils vous acquièrent de gloire, et que dans la hâte que j'ai de vous en exprimer le ressentiment, je mets toutes choses en œuvre. En effet il semble que je ne donne cette pièce de Théâtre au jour, que pour mettre ma reconnaissance en vue : et que je ne fais publier cette Mort que pour apprendre à tout le monde que je vous ai voué ma vie. Quoi qu'on en die, MONSIEUR, je serai assez consolé de cette sorte de confusion si vous en estimez le zèle, et si selon cette noble Indulgence que vous avez pour mes défauts, vous daignez agréer d'être le Parrain de cet Ouvrage. J'espère que votre illustre nom servira d'Asile à des productions d'esprits plus heureuses et que je ferai voir quelque jour par de plus illustres Vers, que vous êtes Maître de leur source : j'avoue, MONSIEUR, qu'une si haute générosité que celle que vous m'avez témoignée, me pique de ressentiment, et que pour répondre à des faveurs si grandes je me propose de grands desseins. Je ferai sans doute un rare effort en cette occasion, pour me parer du soupçon de l'ingratitude. Possible ferai-je une peinture de vous, qui se pourra défendre du temps : Possible m'immortaliserai-je comme Phidias, dans une excellente image de la Vertu. Les Muses n'ont point de pinceaux que je ne puisse manier avec quelque adresse ; et je saurai bien mêler en ce Crayon, leurs plus éclatantes couleurs. En cet endroit si délicieux que je n'ose le nommer travail, j'aperçois des matières de longues veilles et des Esprits plus laborieux que le mien, pourraient bien perdre haleine en cette Carrière. Mais ce qu'il y a de pénible en cet ouvrage m'étonne moins, que ce qu'il y a d'éclatant en ce sujet ne m'éblouit. J'y vois partout de si grandes beautés qu'elles tiennent mon choix en balance : et je consumerais bien à les admirer, tout le temps qui me serait donné pour les décrire. Si je regarde la grandeur de votre Race, j'aperçois dans votre Maison la plus grande partie des plus nobles Maisons de France. C'est un champ semé de Lauriers ; c'est un Arbre de plusieurs siècles, dont toutes les branches sont couronnées. C'est un long ordre de Héros où l'on peut compter autant de Demi dieux que de têtes. Si je tourne les yeux sur votre valeur, je n'y vois que des prodiges héroïques dès votre plus tendre jeunesse. J'y remarque beaucoup de Combats

plus dignes d'être célébrés par les plus belles plumes, que celui d'Hector et d'Ajax, et dont vous avez remporté tout l'avantage. J'y trouve encore quantités de grandes choses, faites pour l'honneur de l'État, et par qui votre réputation s'est fort élevée. J'y vois d'admirables exploits où vous ne vous êtes signalé qu'en remportant beaucoup d'honorables blessures qu'en vous couvrant des marques de ce noble empressement vers le péril, qu'on peut appeler une ardeur affamée de gloire. D'autre part, MONSIEUR, si je considère votre esprit et votre mémoire, ce sont deux choses qui passent l'imagination ; ce sont deux autres sortes de Miracles dont nous n'avons presque point d'exemples, l'un est si vif et si brillant, l'autre est si riche et si fidèle, et tant de jugement les conduit, que je ne connais rien de plus merveilleux : et c'est avec vérité que j'ai pu vous dire là-dessus :

Quelle qualité me surprit,
Qui pour son rare éclat doit être la première ?
Fut-ce ton cœur, ou ton esprit,
Si l'un est tout de feu, l'autre est tout de lumière.
L'un est gros de cette valeur,
Qui relève la Gloire et soutient l'Innocence,
L'autre est tout plein de la chaleur
Dont la Raison s'exprime avec magnificence.

Mais tous ces avantages, MONSIEUR, ne sont rien que de superbes libéralités de la Nature, et vous pourriez encore faire vanité d'autres Biens, qui sont aussi considérables, et qui demandent que notre âme travaille pour les acquérir ! Je parle de ces divines habitudes que la Raison établit en nous en dépit des sens ; et qu'on ne gagne que par violence. Cette sagesse vigilante, qui règle avec tant d'autorité les passions qui se débordent, et qui se conserve le pouvoir de les calmer lors qu'elles sont les plus émues : qui donne des preuves par mille soins, d'une ardente amour pour la Gloire ; faisant bien à tout le monde, avec tant de facilité, de discernement, d'ordre et de grâce. En cet endroit, MONSIEUR, je ne sais si je n'aurais point à me plaindre de votre Modestie, en me louant de votre Libéralité ! Cette Vertu toute pudique, semble un peu trop jalouse des intérêts d'une si magnifique Sœur ; elle veut toujours fermer la bouche à ceux qui lui donnent des louanges, et lui faire passer toutes nos expressions de reconnaissance, pour d'inutiles cajoleries. Je vous supplie très humblement, MONSIEUR, de souffrir qu'elle me donne un peu plus de liberté ; afin que je puisse au moins répondre à vos bienfaits, avec des actions de grâces : et que je ne demeure pas muet, lors que j'ai tant de sujets de

dire hautement que je suis, MONSIEUR, Votre très humble et très obéissant serviteur,

TRISTAN L'HERMITE.

Les personnages

- Néron.
- Sabine, Poppée.
- Sénèque.
- Rufus, capitaine des Gardes.
- Pison, chef des Conjurés.
- Sévinus, Sénateur.
- Épicaris, affranchie.
- Lucain, neveu de Sénèque.
- Procule, capitaine de marine.
- Milicus, affranchi de Sévinus.
- Silvanus, Centenier.
- Pauline, Femme de Sénèque.

La Scène est à Rome.

Argument du premier acte

I. Néron se réjouit de la mort d'Octavie, et Sabine s'efforce de jeter des ombrages dans son esprit pour donner le coup à Sénèque.

II. Qui, sachant qu'on en voulait à sa vie pour avoir son bien, essaye de parer ce coup, en offrant à Néron de lui remettre tout ce qu'il tient de sa libéralité, mais le Tyran le refuse de bonne grâce, étant honteux de dépouiller ainsi son Précepteur qui l'a enrichi de tant de beaux enseignements.

III. Rufus, Capitaine des gardes de ce Monstre, et qui a conjuré contre lui, veut sonder sur ce point l'esprit de Sénèque ; qui, comme un sage consommé, ne se laisse point tâter en cet endroit ; craignant les artifices de la Cour.

Acte I

Scène première.

Néron, Sabine.

Néron
Enfin selon mes vœux, Sabine est sans rivale ;
L'infidèle Octavie au sépulcre dévale.
Cet esprit si contraire à mes intentions
Qui blâmait en secret toutes mes actions,
Ne fera plus mouvoir la langue envenimée
Qu'il fit toujours agir contre ma renommée.
Dans ses prétentions son espoir l'a trompé
Je suis bien affermi dans le trône usurpé,
Et ce Monstre infernal qu'on va réduire en cendre,
Ne peut plus avoir lieu de m'en faire descendre.
Pensant me dépouiller d'un ornement si beau
Ce serpent a laissé sa dépouille au tombeau ;
Rien ne peut désormais nous mettre en jalousie,
Faisons festins, Sabine, et chantons Talasie.

Sabine
Il ne faut pas encor se réjouir si fort ;
De ce serpent éteint le venin n'est pas mort ;
Ce dangereux poison s'entretient et sommeille
En cent cœurs factieux qui l'ont pris par l'oreille,
Et qui de ta clémence irritant leurs rigueurs
Tâchent de le répandre en tous les autres cœurs.

Néron
Ils n'ont qu'à se nommer, nous leur ferons apprendre
Dès que nous l'aurons su ce qu'ils ont à répondre.

Sabine
Ils se pourront nommer avecque sûreté
Si tu n'as point pour eux plus de sévérité,
Je voudrais bien savoir de quel mal est suivie
La moiteur de tant d'yeux qui pleurent Octavie,
Et les traits qu'ont produit cent esprits délicats,
Qui de son frère mort font encor tant de cas.
Tels vivent en repos, qui pour notre ruine

Élèvent tous les jours la vertu d'Agrippine,
Et qui des citoyens attisant la fureur,
Te font toujours passer pour un objet d'horreur,
César, pour affermir une grandeur naissante
On ne doit point avoir de souffrance innocente,
Il faut à tout le monde imposer le respect,
Et perdre promptement ce qui paraît suspect.
Pour s'assurer d'un trône, il faut être capable
De confondre parfois innocent et coupable ;
Et ne discerner point ce qu'on doit immoler
Quand notre impunité nous peut faire ébranler.
Mais tu pratiques mal cette bonne maxime :
Ceux qui sont accusés et convaincus du crime
D'ennemis capitaux, du Prince et de l'État,
Pourront encore faire un second attentat.

Néron
Qui sont ces gens de bien, dignes qu'on les honore ?

Sabine
Je les pourrais nommer ; Pison, Sénèque encore.

Néron
N'ont-ils pas confondu cette accusation ?

Sabine
Ils ne s'en sont lavés que par corruption ;
L'or et les diamants épars en abondance
Entre tes favoris, ont fait leur innocence.
César, selon le droit qui leur fut lors rendu
Un pauvre criminel se fut trouvé perdu :
Le bien leur fit ôter les charges les plus fortes,
Ils sauvèrent leur vie avec des choses mortes.

Néron
Sénèque n'en fut pas au moins, nul ne le croit.

Sabine
Voilà l'autorité de ce flatteur adroit,
Il ne lui faut qu'un trait de sa vaine éloquence
Pour se faire excuser des maux de conséquence.
Sa parole attrayante a des inventions
Pour te faire approuver ses noires actions.
Silius qu'il fit bannir, et qu'il avait à craindre,

De toutes ses couleurs le sut fort bien dépeindre
Quand passant du mépris de son style énervé
Au reproche des maux dont il s'est mal lavé ;
Il fit un grand portrait de cette âme perverse
Qui blâme en ses écrits les abus qu'elle exerce,
Tient à félicité de ne posséder rien,
Et travaille toujours pour assembler du bien.
Qui l'art des courtisans si hautement décrie,
Et pour tes affranchis a tant de flatterie :
Enfin l'ami du luxe et de tous ses appas
Qui fait impunément ce qu'il n'approuve pas,
Je ne puis plus souffrir qu'un pédant hypocrite
Joigne de si grands biens à si peu de mérite,
Et surpasse en jardins et meubles précieux
Les Princes après toi les plus délicieux.

Néron
Son bien n'est pas son crime, il est plutôt mon vice,
J'ai prodigalement reconnu son service,
Mais étant comme moi redevable à ses soins,
Un Empereur Romain ne pouvait faire moins.
S'il faut que la Fortune à mes souhaits réponde,
Je veux donner ensemble et perdre tout le monde.

Sabine
Nul ne te blâmerait de donner par excès,
Si tes profusions avaient un bon succès ;
Mais comme l'Italie aujourd'hui te reproche,
Ta libérale main sème sur une roche,
Et faisant à cet homme aveuglément du bien,
Engraisse un champ ingrat qui ne rapporte rien.
C'est un indigne objet de tes magnificences
Qui s'est rendu fameux par ses méconnaissances.
Lorsque sur les bienfaits il écrit doctement
Son cœur pour les bienfaits est sans ressentiment,
As-tu jamais fait voir un fruit de ton étude
Qu'il n'ait empoisonné d'un trait d'ingratitude ?
Et n'a-t-il pas donné mille indices divers
Qu'il compose lui-même, ou corrige tes vers ?
Le voit-on applaudir lorsque sur le Théâtre
Tu rends de ton récit tout le peuple idolâtre ?

Et lorsque tes discours avecque tant d'éclat
Par mille attraits charmants ravissent le Sénat ;
Sa mine et ses façons font-elles pas paraître
Que le simple Écolier parle devant son Maître ?
Il peut bien prendre haleine et cesser désormais
De vendre à prix d'argent les faveurs du Palais ;
Un plus homme de bien devrait tenir sa place,
A-t-il encor le front d'attendre qu'on le chasse ?
Tu sais bien que Sénèque et Burrus n'étaient qu'un
Qu'ils avaient les honneurs et les biens en commun ;
Qu'ils ont également partagé ta puissance,
Gagné même crédit, et pris même licence ;
Et qu'étant d'Agrippine appuyés hautement,
Ils l'ont comme à l'envi, traitée ingratement :
L'un s'en doit-il aller sans que l'autre le suive ?
Faut-il que Burrus meure, et que Sénèque vive ?
C'est à toi seulement qu'il peut être permis
De respecter si fort tes plus grands ennemis,
Pour moi je n'aime point cette avide sangsue
Qui ne peut contenir l'humeur qu'elle a reçue,
Et qui par le moyen de ses secrets ressorts
Te veut avec le sang, ôter l'âme du corps.
Ne trouve point mauvais si mon zèle s'exprime
À chercher ton salut en découvrant son crime.
C'est un Dieu qui me porte à rompre son dessein,
C'est un petit César qui parle dans mon sein,
Et qui te donne avis que cet homme perfide,
Si tu ne le préviens, sera ton parricide.

Néron
Sabine c'est sans doute une éponge à presser ;
Mais pour le perdre mieux il faut le caresser,
Il faut lui tendre un piège avec tant d'artifice
Qu'on lui puisse imputer notre propre malice ;
D'un filet si subtil il faut l'envelopper
Qu'il s'y perde lui-même en pensant échapper,
Et que les gens de bien déçus par l'apparence,
En le voyant périr blâment son imprudence ;
Rencontrant un écueil en un port apparent,
Ce grand Maître apprendra qu'il est fort ignorant.

Sabine
Pourquoi dans ce dessein prendre une voie oblique ?

Néron
De peur de nous charger de la haine publique,
L'envie avec cent yeux nous regarde de près,
Il ne faut pas agir pour repa[r]tir après.
Ma haine en cet endroit doit être circonspecte,
Tu sais l'humeur du peuple, il faut qu'on la respecte.
Ce farouche animal sujet au changement,
Commence à s'ennuyer de mon gouvernement,
Et pourrait essayer de se mettre en franchise
Si mes déportements lui donnaient quelque prise.
Le Sénat qui me hait et feint de m'adorer
Ne voudrait qu'un sujet pour me déshonorer
Pour me lancer un trait de sa rage couverte,
Et pousser les Romains à conspirer ma perte.
Puis, me dois-je assurer d'avoir un serviteur
Faisant ouvertement périr mon Précepteur.
Si désirant ma mort il garde le silence,
Je ne saurais le perdre avecque violence.

Sabine
Il vient pour ses pareils des poisons d'Orient
Dont la douce rigueur fait mourir en riant.

Néron
Sabine à l'entreprendre on a perdu ses peines,
Il n'étanche sa soif qu'au courant des fontaines,
Et depuis quelque temps, pour apaiser sa faim
Ne mange que des fruits qu'il cueille de sa main.

Sabine
Son crime se fait voir par cette défiance,
Qui donne ainsi matière à ton impatience :
Faut-il que cet ingrat soit assez effronté
Pour vouloir vivre encor contre ta volonté ?
Il faut ; mais le voici ce savant personnage,
À son funeste abord je change de visage :
Prends bien garde à sa mine, il est assez aisé
D'y voir un sentiment subtil et déguisé,
Il vient pour te surprendre enflé d'une harangue,
Quelque nouveau poison va couler de sa langue.



La Mort de Sénèque est au programme de l’ENS (A/L).

D’autres œuvres du programme
se lisent aussi sur Classiques.app.

Voir les œuvres du programme

Gratuit, sans inscription.

classiques.app/programmes/ens-a-l-2027

Le livre continue à la page suivante.

Néron
Vois si facilement on me peut abuser,
Et lequel de nous deux sait le mieux déguiser,
Écoute nos discours.

Sabine
Ah ! Je quitte la place,
Cet objet me déplaît, me choque et m'embarrasse.

Scène II.

Néron, Sénèque, Rufus.

Néron
Rufus fais-le avancer ; mon père que veux-tu ?
Puis-je de quelque grâce honorer ta vertu ?

Sénèque
César depuis le temps que ma soigneuse adresse
S'applique à cultiver l'espoir de ta jeunesse,
Et t'enseigne des Rois le glorieux métier,
Le Soleil n'a point fait trois fois un lustre entier.
Mais qui pourrait compter les biens dont par ta grâce
Je fus fait possesseur durant ce peu d'espace ?
Quels avares désirs, quels avides souhaits
Ne seraient point comblés par de si grands bienfaits
Et parmi les Romains quelle richesse égale
Les trésors que je tiens de ta main libérale ?
Sans doute ces efforts nobles et généreux
Mettraient ton Précepteur en un état heureux,
N'était que le bonheur abhorre l'opulence,
Et consiste au repos plutôt qu'en l'abondance.
Achève ton ouvrage et ma félicité,
Laisse à ton serviteur plus de tranquillité,
Reprends tous ces bienfaits, et permets que je quitte
Ces marques de ta gloire, et non de mon mérite ;
Qui pour en bien parler sont des fardeaux pesants
À m'attirer l'envie et charger mes vieux ans.
Permets qu'ayant servi sous un si digne Maître
J'aille me délasser en un séjour champêtre,
Où bien loin du murmure et de l'empressement,
Je puisse entretenir mes livres doucement.

Auguste ton aïeul plein de reconnaissance
À deux de ses amis donna même licence ;
Eux, dis-je, qui n'avaient que les prospérités,
Les biens et les honneurs qu'ils avaient mérités,
L'ayant toujours servi dans la guerre civile,
Ou fourni de conseils pour gouverner la ville.
De moi, je suis encore à deviner pourquoi
J'ai reçu tant d'honneurs et de bienfaits de toi ;
Si ce n'est pour t'avoir donné par aventure
Des lettres et des arts la première teinture.
Mais si dans ce sentier mes soins t'ont avancé,
L'honneur de te servir m'a trop récompensé ;
Les traits de ton esprit et ceux de ta mémoire
En cent occasions ont trop fait pour ma gloire.
Fallait-il pour cela que tes rares bienfaits
M'élevassent ainsi plus haut que mes souhaits,
Et que ton amitié donnât à ma fortune
Tant de lustre et d'éclat qu'elle m'en importune ?
Par des dons excessifs fallait-il me lier,
Et mettre en si haut rang un simple Chevalier ?
En rendant à tel point ma fortune établie,
Tu m'apprends ta grandeur, et fais que je m'oublie ;
Mon jugement s'égare en ces biens superflus,
Je m'y cherche moi-même et ne m'y trouve plus.
Quoi ? Celui qui du luxe est des grands adversaires,
Ne serait pas content des choses nécessaires ?
Aurait tant de jardins, aurait tant de maisons
À s'aller divertir en toutes les saisons ?
Il n'est pas raisonnable, il ne m'est pas loisible
De faire à mes Écrits un affront si visible.
Reprends donc tant de biens reçus mal à propos ;
Et souffre à l'avenir que je vive en repos ;
N'en embarrasse plus un vieillard inutile
Qui pour les gouverner se trouve trop débile.
Tu n'as plus de besoin de mes enseignements,
Ton trône est affermi de clous de diamants,
Nul autre plus que toi n'a d'esprit ni d'adresse ;
Il faut que ta bonté laisse en paix ma vieillesse.
Par là, tu fermeras la bouche aux envieux,

Et feras estimer ton choix judicieux
Qui ne sait élever à des grandeurs extrêmes
Que ceux qui de bon cœur en descendent d'eux-mêmes ;
Et n'enrichit si fort, que ceux-là seulement
Qui savent des grands biens user modérément.

Néron
Ici l'effet d'un soin qui me fut nécessaire,
Me sera favorable, et te sera contraire :
Je vais par tes leçons t'imposer une loi,
Et de ton propre bien me servir contre toi,
Puisque tu m'as instruit en l'art de me défendre
De tous les arguments qui me pourraient surprendre,
Et que tu m'as appris à me bien démêler
Sur tous les incidents dont on peut me parler.
Pourquoi fais-tu si fort éclater mes largesses,
Toi qu'on voit reconnu de si peu de richesses,
Et qui selon les soins dont tu m'as obligé
Mériterais qu'en or ton marbre fût changé ?
Toi qui mériterais que ta maison fût pleine
Plutôt de diamants que d'ivoire et d'ébène.
Tu dis que par Auguste, à deux de ses amis,
Ce que tu veux de moi fut autrefois permis ;
Tu sais bien toutefois qu'Agrippe et que Mécène,
Obtenant de César du relâche à leur peine
En un âge caduc beaucoup plus que le tien,
Ne furent pas pourtant dépouillés de leur bien :
Et si tout l'univers en veut être l'arbitre,
Tu possèdes le tien à beaucoup meilleur titre.
Mon aïeul fut à Rome, et parmi les combats,
Aidé de leur conseil, assisté de leur bras,
Je l'avoue, il est vrai, mais en même occurrence
Tu m'aurais obligé de pareille assistance ;
Et j'ai reçu de toi des veilles et du soin
Dont l'état de mon règne avait plus de besoin.
Te puis-je préférer l'auteur de ma naissance ?
Il m'a donné la vie, et toi la connaissance
Et je n'ai pas appris à mettre en même rang
Les âmes et les corps, les esprits et le sang.
Vois lequel de nous deux à l'autre est redevable ;

Tu m'as montré les arts ; et l'art incomparable
D'attirer les souhaits, de fléchir les rigueurs,
D'arrêter les esprits, et de gagner les cœurs :
Tes leçons m'ont pourvu de grâce et d'éloquence,
Et ce sont des bienfaits qui sont de conséquence.
De moi, tu n'as reçu que des biens fort légers ;
Qui se trouvent sujets à beaucoup de dangers ;
Que l'eau peut emporter, que le feu peut détruire,
À qui cent accidents sont capables de nuire :
Et ce qui m'est honteux, c'est que des affranchis
Se sont auprès de moi beaucoup plus enrichis.
Mais avant qu'il soit peu comme je fais mon compte,
J'augmenterai ton bien pour amoindrir ma honte.
Tandis, oblige-moi de ne me quitter pas ;
D'observer ma conduite, et de guider mes pas ;
Tu sais qu'aux voluptés la pente est fort glissante
À ceux dont la jeunesse est forte et florissante.
Occupe ta sagesse à régler mes désirs,
À compasser toujours mes jeux et mes plaisirs,
Afin que ta prudence à bon droit estimée
Fasse accroître ma gloire avec ta renommée.
Quoi, me vouloir quitter ? Ce serait me trahir,
M'abandonner au vice, et me faire haïr :
On ne parlerait plus que de mon injustice,
Que de ma violence et de mon avarice ;
Ce désir de repos et de tranquillité,
À crime capital te serait imputé ;
Et tu ne voudrais pas acquérir de la gloire
Causant à tes amis une tache si noire.
Ne me parle donc plus de cet éloignement,
Et demeure toujours en ton appartement :
Va mon père.

Sénèque
Ô César !

Néron
Fais ce que je désire,
C'est le bien de César, et celui de l'Empire.

Rufus
Quels tendres sentiments, qu'en dites-vous Seigneur ?

Sénèque
Il a trop de bontés, il me fait trop d'honneur.

Rufus
À parler librement, c'est un étrange Maître,
Vous le connaissez bien.

Sénèque
Qui le peut bien connaître.

Argument du second acte

I. Pison, Rufus et Sévinus cherchent ensemble les moyens les plus assurés pour attenter sur Néron.

II. Épicaris accompagnée de Lucain, les vient animer à la perte du Tyran par la représentation de ses horribles désordres ; et le jour et le lieu sont pris pour l'exécution de cette entreprise.

III. Lucain donne des conseils à Épicaris pour la sûreté du secret, et cette fille courageuse le prie d'essayer d'embarquer Sénèque dans leur dessein.

IV. Lucain apprend à Sénèque l'état de la conjuration et tâche par ses persuasions de le faire entrer dans ce parti, mais ce sage Philosophe s'en défend, ne pouvant se résoudre à voir détruire son disciple.

V. Procule à qui Épicaris s'était déclarée sur le dessein de l'attentat projeté contre Néron ; la fait arrêter par les gardes du Palais.

Acte II

Scène première.

Pison, Rufus, Sévinus.

Pison
Nous ne pouvions choisir un endroit moins suspect
Pour parler de Néron que ce lieu de respect,
Qui pourrait soupçonner qu'au jardin de Mécène
On vint délibérer de sa perte prochaine ?
Nous voyant éclairés des yeux d'un colonel
Qui ne peut consentir à rien de criminel.

Rufus
Pour tous ses ennemis j'ai beaucoup d'indulgence,
Et je n'éclaire ici que d'un feu de vengeance :
L'infâme ! Il apprendra le poignard dans le cœur
Qu'il devait n'estimer que les gens d'honneur.

Sévinus
C'est pour cette leçon que Milicus dérouille
Un fer que dans son sang il faudra que je souille :
De tant de lâchetés il nous fera raison.

Pison
Mais où le prendrons-nous ?

Rufus
En ta propre maison ;
Il aime à festiner dessus les bords de l'onde,
C'est la commodité la meilleure du monde.

Pison
Comment dans ma maison ?

Sévinus
Parlons bas, j'ois du bruit ;
Ha ! C'est Épicaris et Lucain qui la suit.

Scène II.

Épicaris, Pison, Rufus, Lucain, Sévinus.

Épicaris
Hé bien ? Qu'attendons-nous ? Quel sentiment timide
Fait ainsi retarder la mort d'un parricide
Qui de tous les méchants est le ferme soutien,
Et l'ennemi mortel de tous les gens de bien ?
Faut-il qu'impunément tout ordre se confonde,
Et qu'il désole Rome aux yeux de tout le monde
Sans qu'une juste horreur de ses faits odieux
Apaise de son sang la colère des Dieux ?
Avons-nous oublié cet horrible spectacle
Où tout désir brutal s'accomplit sans obstacle,
Où toute violence et tout débordement
En plein jour s'exerça par son commandement ?
Où tant de Chevaliers des plus nobles Familles
Virent déshonorer leurs femmes et leurs filles,

Par des gladiateurs et par d'infâmes serfs
Tous dégoûtants de sang et tous chargés de fers ?
Ne nous souvient-il plus de ce feu sacrilège
Pour qui les lieux sacrés furent sans privilège ?
Ce feu qui consuma jusques aux fondements
Tant de temples fameux et de grands bâtiments :
Ce feu qui s'allumant dans une nuit obscure,
De l'état des Enfers fut l'ardente peinture ;
Ce feu qui n'éclaira que pour nous faire voir
Cent mille citoyens réduits au désespoir ?
Ô Cieux ! Vit-on jamais d'objets plus pitoyables ?
On n'entendait partout que rumeurs effroyables,
La flamme avide et prompte en s'épandant partout,
Pénétra la Cité de l'un à l'autre bout ;
Elle n'épargna point la plus dure matière,
Et ne fit qu'un brasier de Rome toute entière.
Que le Ciel fut percé de lamentables cris
Dans ce pressant malheur dont nous fûmes surpris !
Que dans tous les quartiers le Peuple prit d'alarmes,
Et que l'on vit couler du sang mêlé de larmes !
L'horreur et le désordre y régnaient à tel point
Que parmi le tumulte on ne s'entendait point.
L'un comme fit Énée, à travers de la presse,
Emportait un parent tout chargé de vieillesse ;
L'autre, hors d'un brasier entraînait un ami
Qui n'était réveillé ni brûlé qu'à demi :
Là quelqu'un qui fuyait la flamme violente,
Tombait sous le débris d'une maison brûlante :
Et là s'étant lancé hors d'un toit tout flambant,
Quelque autre malheureux s'écrasait en tombant.
Celui-ci se sauvant à travers la fumée,
Trouvait sur son passage une porte fermée ;
Et le cœur d'épouvante et d'ennui tout serré
En mordant les verrous mourait désespéré.
Celui-là pénétrant dans la foule du monde
Pour se sauver du feu s'allait perdre dans l'onde.
Un autre tout troublé serrait entre ses bras
Son bien qu'il emportait, mais qu'il ne sauvait pas ;
Puisque parmi la presse il était fait la proie

Des soldats étrangers que le Tyran soudoie,
Et que dans chaque place on avait fait poser
Pour accroître le trouble et non pour l'apaiser.
Les femmes, les enfants, à demi-morts de crainte,
Y faisaient retentir de longs accents de plainte,
Et réclamant en vain l'assistance des Cieux,
Devenaient le butin du soldat vicieux.
Ainsi, parmi l'horreur des flammes dévorantes,
Les Romains périssaient de cent morts différentes ;
Ou s'ils ne périssaient par un fatal bonheur,
Ils perdaient pour le moins, ou les biens, ou l'honneur,
Tandis que le Tyran tout enivré de joie
À ce funeste objet chantait des vers de Troie.
Ainsi pour le plaisir de ce Monstre pervers,
Rome qu'on peut nommer le Chef de l'univers,
Pour une urne fumante aujourd'hui se peut prendre
Ou pour un grand marais de sang mêlé de cendre.
Attendrons-nous encor que par d'autres moyens
Sa rage vienne à bout des derniers citoyens ?
Jamais l'ire du Ciel eût-elle des victimes
Plus dignes de ses traits ou plus noires de crimes ?
Mais il est temps d'agir plutôt que de parler,
Nous avons des couteaux tous prêts pour l'immoler.
Brave et noble Pison, c'est sous ton seul auspice
Que l'on doit entreprendre un si grand sacrifice ;
Et c'est par ton signal qu'atteint du coup mortel,
Le Monstre doit bientôt tomber devant l'autel.
J'ai cent hommes de cœur gagnés par ma conduite,
Qui sont tous résolus de mourir à ta suite ;
Tu n'as rien qu'à marcher, ils te suivront de près,
Soit parmi les lauriers, soit parmi les cyprès.

Pison
Généreuse Amazone, esprit tout héroïque,
Ce discours véhément nous émeut et nous pique ;
Et dans ce beau transport votre noble courroux
Ne nous propose rien que nous n'approuvions tous.
Ce n'est que retoucher d'un pinceau tout de flamme
Des images d'horreur que nous avons dans l'âme :
Si ce n'est aujourd'hui, ce sera dès demain

Que le cruel tyran mourra de notre main ;
Et qu'en le poignardant notre louable envie
Vengera mille morts sur une seule vie.
Nous avons résolu sa perte absolument ;
Nous n'en cherchons que l'heure et le lieu seulement.
Rufus veut qu'à ce soir avec mille artifices
Je l'attire chez moi sous couleurs de délices ;
Où tenant ma partie en un lâche concert,
Je lui donne au souper d'un poignard pour dessert.
Ce trait me fait horreur, je ne suis point capable
De voir du sang d'un hôte ainsi tacher ma table.
Comment je tremperais dans une trahison
Et l'exécuterais en ma propre maison ?
Pison pourrait ainsi par de noires pratiques
Souiller sa renommée et ses Dieux domestiques ?
Non non qui que ce soit qui s'assure en ma foi
N'aura jamais ni mal, ni déplaisir chez moi :
Quand au plus grand des Dieux il prendrait cette envie
Je ferais de mon corps un rempart à sa vie ;
Et je ne feindrais pas de me précipiter
Pour arracher alors la foudre à Jupiter.

Épicaris
Ton sentiment est juste, il faut bien qu'on attende
Ce généreux refus d'une âme noble et grande.
Mais cherchons entre nous quelque autre expédient
Pour contenter bientôt un zèle impatient.

Pison
Nous aurions plus d'honneur en cette ardeur extrême
De l'aller attaquer dans cette maison même ;
Qu'il n'a fait élever que par cent trahisons,
Du malheureux débris de cent autres maisons ;
Et qui pour être un jour par ce Monstre habitée
Fut de sang et de pleurs tant de fois cimentée.
La gloire y serait grande !

Rufus
Et le péril aussi.

Sévinus
Il vaudrait mieux le prendre à trente pas d'ici

Quand il pense sortir en pompe magnifique,
Et venger en public une injure publique.

Lucain
Est-il ni lieu ni temps plus propre à ce dessein
Que l'abord du théâtre et le jour de demain ?
On fait des jeux publics, on court dans la carrière,
En l'honneur de Cérès la bonne nourricière ;
Ce sont pour le Tyran de merveilleux appas ;
Il y viendra sans doute, il n'y manquera pas.
Il faudra que d'abord Lateranus l'arrête
Feignant le supplier de lire une requête,
Et donne le signal à tous les conjurés
Lui tenant de ses bras les deux genoux serrés
Et lors étant mêlés avec les gens de guerre,
De cent coups de poignard nous le mettrons par terre.

Pison
Pour voir donc en ce jour nos souhaits accomplis,
Il faut que Sévinus aille voir Natalis,
Rufus, Asper, et Flave, et Scaurus et Proxime ;
Lucain verra Plautius et Tulle son intime :
D'autre part, cette Belle, ira faire venir
Ceux qui pour ce grand coup nous doivent soutenir ;
Moi, j'irai voir Sénèque et par mon entremise
Il pourra bien possible être de l'entreprise,
Lui qui de sa ruine est toujours menacé.

Sévinus
Hâtons-nous donc, Seigneur, le temps est fort pressé.

Scène III.

Lucain, Épicaris.

Lucain
Fille égale à Minerve en beauté de visage,
En force d'éloquence, en grandeur de courage,
Divine Épicaris, vous venez d'avancer
L'ouvrage le plus grand qu'on puisse commencer.
Mais il faut faire en sorte, ô beauté sans seconde,
Qu'à ce digne projet l'événement réponde,

Et qu'il ne soit pas dit aux siècles à venir
Qu'on entreprit fort bien ce qu'on ne peut finir.
La gloire est d'achever cette belle entreprise
Que la vertu suggère et qu'elle favorise ;
Dont les premiers pensers nous viennent de là-haut,
Et qui ne peut manquer que par notre défaut.
Il est ici besoin que chacun prenne garde
Quelle peine on encourt, et quel bien l'on hasarde,
Si par un naturel enclin à trop parler
Cet important dessein vient à se révéler.
Vous allez réveiller, vous allez faire éprendre
Un feu que le secret tient caché sous la cendre,
Et que ceux du Palais ne doivent découvrir
Qu'à l'instant seulement qu'on les fera périr :
C'est pourquoi pratiquant ces hommes de courage
Qui doivent s'employer en un si grand ouvrage ;
Soyez bien circonspecte et d'un soin curieux
Ne leur en défigurez ni le temps ni les lieux ;
De crainte qu'un ressort manquant à la machine,
Fît démentir le reste et causât sa ruine.

Épicaris
J'approuve cet avis, mais Lucain penses-tu
Que la bonté du sens défaille à ma vertu ?
Ma langue n'eut jamais ce flux involontaire
Qui fait souvent parler alors qu'il se faut taire.

Lucain
Il faut bien discerner en ces occasions
Les Romains généreux d'avec les espions :
Il s'en trouve beaucoup discourant des affaires
Avec les gens d'honneur qui sont des mercenaires ;
Des lâches qu'à prix fait Sabine fait agir,
Et qu'un art si honteux n'a jamais fait rougir.

Épicaris
Je reconnais fort bien ces fourbes à leur mine ;
Et c'est pourquoi je fuis un meurtrier d'Agrippine
Qui pourvu d'un navire après ce bel emploi,
Comme fort mal content s'est plaint souvent à moi.



Classiques.app retient la ligne où vous vous arrêtez.

Commencez sur l'ordinateur, continuez sur le téléphone, à la même ligne. Il suffit d'un compte.

Reprendre ici, en ligne

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

Lucain
"De toutes lâchetés les âmes sont capables
Qui tiennent à vertu ce qui les rend coupables."

Épicaris
Aussi quoi qu'il témoigne, et même avec fureur,
Que le nom du Tyran lui donne de l'horreur ;
Et qu'il jure en plaignant la publique misère,
Qu'il pourrait bien traiter le fils comme la mère ;
Bien qu'à faire le coup il témoigne s'offrir,
J'évite sa rencontre, et ne le puis souffrir :
Car je sais qu'à l'emploi d'une si belle tâche
Il faut une âme noble et non pas une lâche.
C'est un certain Procule.

Lucain
Ha ! Je sais quel il est ;
C'est une âme assez faible ardente à l'intérêt :
En tout votre sagesse évidemment se montre,
Mais elle paraît fort à fuir sa rencontre.
Si je ne suis trompé vous me dites un jour
Que vous ayant tenu quelques propos d'amour
Il tenta des desseins qui lui furent funestes.

Épicaris
Il apprit sous mes lois des règles plus modestes ;
Il reçut quelque avis sur sa témérité.

Lucain
On trouve aux gens de mer peu de civilité.

Épicaris
Si ceux de son métier ont beaucoup d'insolence,
Celles de mon humeur n'ont guère de souffrance.

Lucain
Hélas ! Je le sais bien, je l'ai bien reconnu
Moi dont le feu brûlant est si fort retenu ;
Moi qui profondément vous adore en mon âme,
S'il échappe à mon cœur quelque soupir de flamme
Vous dites toute à l'heure au lieu de m'excuser,
Que je perds le respect et que c'est trop oser.

Épicaris
Aussi toute l'amour qu'il faut que l'on explique
Doit avoir pour objet la Liberté publique :

C'est ce qui des grands cœurs échauffe les désirs,
Et qui doit t'obliger à pousser des soupirs.

Lucain
J'aime la République et soupirant pour elle
Je veux à votre exemple épouser sa querelle ;
Mais parmi les transports de ce noble courroux,
Je ne puis m'empêcher de soupirer pour vous.

Épicaris
Si Lucain voit en moi quelque vertu reluire
Il se doit bien garder de tendre à la détruire.

Lucain
Je ne conçus jamais un si lâche penser ;
J'aimerais mieux mourir que tendre à l'offenser.

Épicaris
Aussi j'ai résolu de tenir loin du crime
Tout ce qui m'a rendu digne de ton estime :
Et si tu m'aimes bien, nous allons voir le jour
Où tu peux te montrer digne de mon amour.

Lucain
Croyez.

Épicaris
Voici venir un homme vénérable
Et de qui le conseil nous serait favorable.
Ah ! Plût-il aux immortels qu'il sût notre dessein
Avec ce zèle ardent qui bout en notre sein ;
Et que Rome eût sa voix pour maîtriser son Maître
Et pour n'en avoir plus s'il ne le voulait être.
Si Lucain prit jamais plaisir à m'obliger,
Que dans notre entreprise il tâche à l'engager ;
Nul ne pourrait jamais censurer un ouvrage
Qui serait avoué d'un si grand personnage
Il s'est fait approuver si généralement
Que l'univers entier suivrait son sentiment.

Lucain
En cette morne humeur il n'aperçoit personne ;
Tenez-vous seulement près de cette colonne :
Vous apprendrez de là si j'épargnerai rien
Pour le faire embarquer avec les gens de bien.

Scène IV.

Lucain, Sénèque.

Lucain
Seigneur, vous avez vu les délices de Rome :
Vous avez vu Néron ?

Sénèque
Oui ; j'ai vu ce grand homme,
Qui joignant nos leçons à tant de dons divers,
Agissait autrefois au bien de l'univers :
Ce Prince du Sénat qui durant cinq années
A donné jalousie aux âmes les mieux nées :
Mais qui se détournant de ce noble sentier,
En de honteux plaisirs s'est plongé tout entier ;
Et de sa cruauté secondant sa mollesse,
À l'égal de sa force a montré sa faiblesse.

Lucain
Vous avez pu le voir avec facilité.

Sénèque
Oui, mais en le voyant j'ai fort peu profité.

Lucain
De quoi lui parliez-vous ?

Sénèque
Seulement de lui rendre
Les biens qu'il m'a donnés et qu'il feint de reprendre ;
Quoi que Sabine et lui nous fassent assez voir
Que leur avare esprit brûle de les ravoir.

Lucain
Que dit-il là-dessus ?

Sénèque
Il me dit qu'il m'honore ;
Qu'il veut à ces bienfaits en ajouter encore :
Bien que son cœur ingrat démente son discours
Et tende à retrancher le filet de mes jours.

Lucain
Il est de ces voleurs dont la brutale envie
Ne prend guère le bien sans arracher la vie.

Sénèque
Et moi de ces passants qui ne font nul effort
Lorsqu'en les dépouillant on leur donne la mort.

Lucain
À tous les animaux la mort est redoutable.

Sénèque
Par la philosophie on la rend plus traitable :
Lucain cette rigueur viendrait bien à propos ;
Je demande à César tant soit peu de repos,
Et s'il ordonne enfin que l'on m'ôte la tête,
C'est libéralement m'accorder ma requête.

Lucain
Certes, jamais Tyran ne fut plus odieux,
C'est un Monstre maudit !

Sénèque
C'est un fléau des Dieux ;
C'est la punition de nos fautes passées :
C'est un présent fatal de leurs mains courroucées,
Qu'ils pourront retirer selon notre souhait
Quand leur juste courroux se sera satisfait.

Lucain
Pour punir les Tyrans dans le siècle où nous sommes
Les Dieux le plus souvent se sont servis des hommes
Au souverain des Cieux son aïeul fit horreur
Alors qu'il usurpa le titre d'Empereur ;
Jupiter toutefois pour le réduire en poudre
Se servit de nos bras et non pas de sa foudre.
Brute, et Cassie encor vivent en leurs neveux,
Un reste de leur sang peut accomplir nos vœux.

Sénèque
Qui voudra pour le perdre abandonner sa vie,
Pourra facilement contenter son envie.
Mais, qui pourrait tenter un si hardi dessein ?

Lucain
Cinquante hommes de cœur qui m'ont ouvert leur sein :
Dont je vais tout soudain vous donner connaissance
Si le sceau du serment m'en donne la licence.

Sénèque
Le cher sang de Lucain court risque avec le leur,
Et déjà ma vertu respecte leur valeur :
Mes tendres sentiments sur tout ce qui te touche
Imprimés dans mon cœur font un sceau sur ma bouche.

Lucain
C'est assez.

Sénèque
Et de plus je te donne ma foi
Que jamais nul vivant ne le saura de moi.

Lucain
Pison en est le chef.

Sénèque
Pison est un jeune homme
D'aussi grande Maison qu'il s'en trouve dans Rome ;
Son cœur et noble et franc paraît bien assuré,
De plus ?

Lucain
Rufus en est.

Sénèque
Rufus a conjuré ?
Quoi ? Rufus qui commande aux soldats de la garde
Pour le salut public avec vous se hasarde ?

Lucain
Oui, ce même Rufus s'en va nous seconder.

Sénèque
Sans doute sur ce point il m'a voulu sonder ;
Voyant dans le Palais la douceur contrefaite
Dont l'esprit du Tyran s'oppose à ma retraite.
Ce brave Capitaine est jaloux aujourd'hui
Qu'un lâche Tigillin soit mieux traité que lui ;
Il aura pu gagner les soldats qu'il commande,
S'étant acquis entre eux une estime assez grande.

Lucain
Silvanus, qu'on a fait Chef de mille soldats.

Sénèque
Silvanus est un homme à ne balancer pas.

Lucain
Asper, Lateranus, Flave le Capitaine.

Sénèque
Ils ont pour tout oser l'âme grande et hautaine.

Lucain
Les autres pour vaillants ne sont pas moins connus ;
Un Proxime, un Scaurus, Natalis, Sévinus.

Sénèque
Je craindrais Sévinus en une grande affaire :
Il s'empêche de tout, de tout il fait mystère,
Si ses propos mal joints ne donnent des soupçons
Il en pourra donner par toutes ses façons.
Mais l'exécution ne doit pas être lente
Faisant une entreprise et haute et violente ;
Hâtez votre dessein, je trouve un grand hasard
À garder un secret où tant de gens ont part.
Il se faut dépêcher de peur de quelque traître.

Lucain
Mais pourrez-vous savoir ce parti sans en être ?
Soyez de ce grand coup l'oculaire témoin.

Sénèque
Ce spectacle, pour moi doit être vu de loin.

Lucain
Assistez à guérir la commune misère.

Sénèque
Pour ma main ce remède est un peu trop sévère :
Je pourrais essayer d'en arrêter le cours
S'il ne fallait user que de simples discours.

Lucain
Si le mal n'est vaincu par un banal remède
On fait venir la flamme et le fer à son aide.

Sénèque
Détruire avec le fer ce qu'on m'a vu nourrir
Ah ! J'en ai trop d'horreur j'aimerais mieux mourir.

Lucain
Hé ! Laissez-vous conduire où la vertu vous guide.

Sénèque
Elle ne conduit point à faire un parricide.

Lucain
Mais de tous nos malheurs c'est le fatal auteur.

Sénèque
Mais c'est mon nourrisson, et c'est mon bienfaiteur.

Lucain
Il vous souvient assez de ses trames secrètes.

Sénèque
Il me souvient aussi des grâces qu'il m'a faites.

Lucain
Voulez-vous respecter le bourreau du Sénat ?

Sénèque
Veux-tu porter Sénèque à passer pour ingrat ?
Si de cette noirceur mon âme était capable
Le Tyran que tu hais serait-il plus coupable ?
Je sais que la patrie est réduite aux abois
Par l'injuste rigueur de ses sévères lois :
Qu'avec la liberté, la gloire de l'Empire
Sous son infâme joug honteusement expire.
Mais voyant de l'État la ruine éclater,
Sénèque doit le plaindre et non pas l'assister ;
Il croirait irriter le Ciel et la Nature
S'il attentait ainsi contre sa nourriture.
Non, non, ne me dis plus de raisons sur ce point :
Je m'en lave les mains, et je n'y trempe point :
Je tairai ce secret à cause qu'il te touche,
Mais je ne voudrais pas l'ouïr d'une autre bouche.
C'est pourquoi de ce pas va-t-en trouver Pison
Qui voulait à ce soir souper en ma maison,
Et possible y mener quelqu'un de la brigade,
Dis-lui qu'il m'en dispense et que je suis malade.
Aussi bien j'ai promis d'aller voir cette nuit
Un vieux Cilicien aux bonnes mœurs instruit
Un Prophète nouveau dont la doctrine pure
Ne tient rien de Platon, ne tient rien d'Épicure,
Et s'éloignant du mal veut introduire au jour
Une loi de respect, de justice et d'amour.
Je te veux faire part de ses avis fidèles.

Lucain
J'ai trop d'aversion pour les sectes nouvelles.

Scène V.

Lucain, Épicaris.

Lucain
Hé bien ? L'avais-je pris de mauvaise façon ?

Épicaris
Il ne saurait agir contre son nourrisson ;
Bien que la tyrannie évidemment l'oppresse,
Il garde pour ce monstre encor de la tendresse.
Quoiqu'à faire autrement il se peut disposer,
Sa faiblesse est honnête il la faut excuser.
Lucain, retire-toi Procule qui s'avance
Nous pourrait soupçonner de quelque intelligence.

Scène VI.

Procule, Épicaris, des Gardes.

Procule
Épicaris un mot.

Épicaris
Je n'ai pas le loisir.

Procule
Gardes que l'on s'avance, il faut vous en saisir.

Épicaris
Une fille affranchie insolemment la prendre ?
Quel droit en avez-vous ?

Procule
On s'en va te l'apprendre.

Argument du troisième acte

I. Néron averti par Procule qu'Épicaris forme une conjuration contre lui, l'interroge sur cet attentat, lui confronte son accusateur ; et bien qu'elle se défende adroitement du crime ordonne qu'on lui présente la question.

II. Sabine, épouvantée d'un mauvais songe, en vient faire le Récit à son mari, et lui présente, du même temps, Milicus affranchi de Sévinus, pour l'assurer que son Maître se prépare à l'assassiner.

III. Néron s'en informe en particulier, et fait appeler Sévinus, que Sabine amuse de belles paroles pour lui donner temps de tirer la dénonciation de Milicus.

IV. Néron vient rapporter à Sévinus toutes les conjectures qu'il a de son mauvais dessein : Et Sévinus les affaiblit toutes avec autant d'Esprit que de hardiesse ; Mais Milicus trouve un expédient pour vérifier sa déposition, qui est de faire interroger Natalis et Sévinus séparément, touchant une longue conférence qu'ils avaient eue ensemble dans le Champ de Mars.

Acte III

Scène première.

Néron, Épicaris, Procule, Tigillin.

Néron
En vain nos légions sur les bords de l'Euphrate
Ont vaincu Vologèse et soumis Tiridate,
Si les filles à Rome osent en trahison
Venir m'assassiner jusques dans ma maison,
Et si tant de lauriers qui me couvrent la tête
Ne peuvent détourner cet éclat de tempête ;
Mais il faut arrêter cette témérité,
Et punir ses auteurs comme ils l'ont mérité.
Qu'on la fasse approcher, cette désespérée
Par qui depuis longtemps ma mort est conjurée :
Et qui n'épargnant rien pour en venir à bout,
Me fait secrètement des ennemis partout.
Ah ! Qu'elle a de fierté, cette séditieuse !
Que son front est hardi, qu'elle est audacieuse !
Tigillin, cependant qu'avec subtilité
Je pourrai m'éclaircir sur cette vérité,
Surprenant cet esprit par quelque douce amorce ;
Fais qu'autour du Palais ma Garde se renforce,
Que sur chaque avenue on pose des soldats
Qui soient si bien logés qu'on ne les force pas,
Et que nos allemands se tiennent sous les armes
Prêts à nous secourir aux premières alarmes.

Approche malheureuse, et me dis le sujet
Qui t'a fait concevoir cet horrible projet ;
Apprends-moi qui t'anime et qui te désespère ;
Ai-je ravi tes biens, ou fait périr ton père,
Entrepris sur ta vie, ou bien sur ton honneur,
Et de quelque façon traversé ton bonheur ?
Qui te rend de la sorte à ma perte engagée ?

Épicaris
En aucune façon tu ne m'as outragée ?
Et tu reconnaîtras étant mieux éclairci,
Que je n'ai nul dessein de t'outrager aussi.

Néron
Ah ! Qu'elle est assurée en tenant ce langage.

Épicaris
C'est que mon innocence assure mon visage,
Il ne faut pas penser en cet injuste affront
Que la crainte du cœur fasse pâlir le front.

Néron
Ton visage me plaît et ta grâce me touche ;
Je ne hais pas tes yeux, fais que j'aime ta bouche
Me retirant soudain par ta confession
De danger tout ensemble et d'appréhension.
Jamais un Empereur ne parle par surprise :
Ta grâce et mon amour vont payer ta franchise.
Mais dépêche-toi donc si tu retardes plus,
Mon indignation va suivre ton refus.

Épicaris
S'il faut pour t'obliger que je me calomnie,
Je fuirai ta faveur, fuyant l'ignominie,
Car si contre ta vie on fait des attentats,
J'en blâme les auteurs, et ne les connais pas.

Néron
Mais ne connais-tu pas un certain capitaine
Que j'ai fait chef de squadre aux côtes de Micène.

Épicaris
J'ai vécu dans Micène et vogué sur les eaux,
Où j'ai vu la plupart des chefs de tes vaisseaux.



Aidez-nous à construire Classiques.app.

Vous êtes élève, professeur, grand lecteur ? Dites-nous ce qui vous manque. Trois questions, moins d'une minute.

Répondre aux trois questions

Le livre continue à la page suivante.

Néron
Connais-tu celui-ci ?

Épicaris
Je le puis bien connaître,
C'est un des plus grands fous que le Ciel ait fait naître.

Néron
Sais-tu bien qu'il commande à deux mille soldats ?

Épicaris
Je sais mieux qu'à l'amour il ne résiste pas,
Et que cette faiblesse en amoindrit l'estime.

Néron
Que fait à ce propos l'amour ?

Épicaris
Il fait mon crime.

Néron
Parle plus clairement, dis de quelle façon.

Épicaris
L'amour fait son dépit, et cause ton soupçon :
Cet homme furieux piqué de mon visage,
Pour gagner mon esprit a mis tout en usage :
Et voyant que ses soins ne pouvaient m'émouvoir
A changé dans son cœur l'amour en désespoir.
Voici ce qu'a produit cette amoureuse rage,
Mais pardonne à Procule et perds tout cet ombrage.

Néron
Le fait est démenti, Procule est récusé.

Procule
Mais il est découvert ce tison embrasé ;
Qui va de toit en toit pour y jeter les flammes
Que la rébellion allume dans les âmes.
Tu tiens entre tes mains le ressort principal
D'un dessein qui sans moi t'allait être fatal,
Ses projets sont méchants, sa cabale est puissante :
César, je la dénonce, et je te la présente.

Épicaris
De quoi m'accuses-tu ?

Procule
D'avoir voulu sonder

Une foi que je garde et que je veux garder
Une fidélité qui ferme les oreilles,
Et mieux le cœur encore à des noirceurs pareilles.

Épicaris
Ne me regarde point si tu veux réussir ;
Mes yeux ont un éclat qui pourrait t'adoucir :
Leurs regards quelquefois ont calmé ta furie.

Procule
Le fait dont il s'agit passe la raillerie,
Il ne se traite point ici de tes appas.

Épicaris
De quoi s'agit-il donc ? Mais ne te trouble pas.

Procule
Voudrais-tu dénier qu'un soir sur une rive
Tu vins m'exagérer d'une façon plaintive,
La peine imaginaire où se trouvait l'État ;
Les misères du Peuple et celles du Sénat,
Qui pressé de rigueurs et tout transi de craintes,
N'adressait à César que vœux au lieu de plaintes :
Bien qu'en son cœur timide il aurait désiré
De le voir dans le Tibre en morceaux déchiré ?
Ne dis-tu pas encor que les plus grandes âmes
Qui le voyaient plonger en des vices infâmes,
Attendaient seulement un Chef pour atterrer
Celui qui se plaisait à se déshonorer.

Épicaris
Ne fut-ce pas un soir ou parlant de services,
De larmes, de soupirs, de maux et de supplices,
Et voulant avancer ta bouche sur mon sein,
Tu reçus à plein bras un soufflet de ma main.

Procule
Ce fut auparavant.

Épicaris
Ô surprise plaisante !
Un aveu si naïf de tout soupçon m'exempte :
Il s'est trahi lui-même, ô César qu'en dis-tu !
M'en veut-il pour mon crime, ou bien pour ma vertu ?

Néron
Procule a donc appris cette trame infidèle
Sans se saisir soudain de cette criminelle ?
Il a continué même depuis ce jour
À lui rendre des soins et lui parler d'amour ?
Ah ! Je me souviendrai de cette procédure
Qui paraît fort ingrate, et que je trouve dure.
J'en aurai la raison.

Procule
César, écoute-moi ;
Tu discerneras mieux, et mon zèle et ma foi.
Je suis rude et grossier, elle adroite et subtile :
Mais juge de cœur, et non pas de mon style ;
Permets-moi de parler et sans émotion,
Vois quel crime se trouve en mon intention.

Néron
Parle.

Procule
Nous étions seuls lorsque cette rusée
Me dit qu'elle ourdissait cette horrible fusée :
Et j'appréhendai lors la saisissant ainsi ;
Qu'elle déniât tout comme elle fait ici :
C'est pourquoi dans ce temps lui cachant ma pensée,
Bien que de son discours mon âme fut blessée ;
Je lui fis bonne mine, et d'un air gracieux
Feignis n'être blessé que des traits de ses yeux ;
Tâchant de l'embarquer avec ces artifices
À s'ouvrir davantage et nommer ses complices.

Épicaris
Nomme donc les auteurs de ce mauvais dessein,
Dis à qui j'ai soufflé ces horreurs dans le sein.

Procule
Tu m'as celé leurs noms.

Épicaris
Ô témoin ridicule !
Pour me justifier, il suffit de Procule,
Cet esprit égaré, ce faible délateur,
Qu'un dépit a changé d'amant en imposteur :
Que l'on voit de lumière en tout ce qu'il dépose.

Procule
Si tu parles toujours tu gagneras ta cause.

Épicaris
Ta colère t'engage en un grand embarras.

Néron
Silence, qu'il achève, et puis tu répondras.

Procule
César, je feignis donc d'en faire ma maîtresse
Pour tirer ce secret avecque plus d'adresse :
Et l'attirer en lieux où sans qu'elle n'en sût rien
J'eusse quelques témoins de tout cet entretien.
Mais cette âme coupable, adroite et soupçonneuse,
Qui vit sur ce sujet ma recherche soigneuse
Se détourna toujours de ce piège dressé ;
Sans finir le propos qu'elle avait commencé.
Ensuite, épouvantée, ou cherchant un autre homme
Elle quitta Micène, et se jeta dans Rome ;
Où d'un soin merveilleux mon abord elle fuit,
Se tient toujours cachée, et ne va que de nuit :
De mes mains par deux fois, l'adroite s'est sauvée ;
Et le miracle est grand de quoi je l'ai trouvée.
Je ne puis assurer par le discours passé
Que ce mauvais ouvrage est beaucoup avancé.
Que la partie est forte, et qu'elle est toute prête
De faire un grand éclat qui regarde ta tête.

Épicaris
César, assure-toi que je n'ai point pensé
À faire les projets que dit cet insensé :
N'ayant pu satisfaire à sa brutale envie,
Et me ravir l'honneur il veut m'ôter la vie :
Et possible qu'encor ce malade indiscret
S'il m'avait fait périr en mourrait de regret.
Mais si le changement de cette indigne flamme
Peut jeter des soupçons et du trouble en ton âme,
Éloigne de ces lieux ce qui te peut troubler,
Ou fais soudain périr ce qui te fait trembler.
Crains-tu tant une fille ? Il faut que tu t'assures
Son sang, de ton esprit, peut guérir les blessures :
Commande qu'on m'égorge, et ne diffère pas,

De dissiper soudain ta peur par mon trépas.

Procule
Crois-moi, tiens pour certain ce que j'en conjecture ;
Un vif ressentiment parle en ta créature ;
Trouves-tu recevable à démentir ma foi,
Celle qui n'eut jamais aucun bienfait de toi ?
Une jeune effrontée, une fille inconnue,
Qui pour sa seule perte en ces lieux est venue ?
Tu n'as point à douter de ma fidélité ;
La preuve me défaut, mais pas la vérité,
Et ton salut, César, n'est pas une matière
À ne point s'arrêter sans l'évidence entière.
On la pourra forcer par l'objet des tourments
À quitter cette audace et ces déguisements ;
Ainsi que je l'ai dit la chose est arrivée.

Néron
Elle peut être vraie, et n'être point prouvée.
Oui, oui, quoi qu'il en soit, Procule en sera cru.
Le mal peut être grand, il y sera prévu.

Épicaris
Ô César !

Néron
C'est assez ; soldats qu'on la ramène,
Et que sans perdre de temps on l'applique à la gêne.

Épicaris
Si pour ton passe-temps je la dois endurer,
J'en souffrirai l'effort même sans murmurer.

Scène II.

Sabine, Néron, Milicus.

Sabine
Ô César ! Ô César ! Je pâme, je frissonne,
Fais que soigneusement on garde ta personne :
Une froide sueur me court par tout le corps.

Néron
Où sont les ennemis, où dedans, où dehors ?

Sabine
On a fait contre nous une grande partie,
Dont tout soudainement les Dieux m'ont avertie.

Néron
Nos plus grands ennemis feront peu de progrès,
Si les Dieux de la sorte éventent leurs secrets.
Mais dis-moi qu'as-tu su, ne me tiens plus en peine.

Sabine
J'étais dans le jardin proche de la fontaine ;
Et l'agréable cours de ses flots innocents,
Avait par son murmure assoupi tous mes sens :
Lorsqu'un songe divin m'a soudain réveillée.

Néron
Quoi ? D'un songe fâcheux Sabine est travaillée ?

Sabine
Tu sauras que ce songe est une vérité.
Comme je reposais avec tranquillité
Je voyais les yeux clos, tous les objets aimables
Qui s'offrent à la vue en ces lieux agréables :
Quand l'image d'Auguste en avançant la main,
M'a crié, l'on en veut à l'Empereur Romain ;
Voici les conjurés, prends garde à lui Sabine,
Et sauve de leurs mains mon fils qu'on assassine.
Lors j'ai tourné les yeux, toute pâle d'effroi,
Et j'ai vu le Dieu Mars animé contre toi
Qui le fer dégainé sans ma prompte arrivée,
Pour te fendre en deux parts tenait la main levée.
Mais Bacchus et Cérès émus de mes clameurs,
L'un couronné d'épis, l'autre de raisins mûrs
S'étant soudain jetés sur le Dieu de la guerre,
Ont fait enfin tomber son coutelas à terre.
Ainsi pleine d'un trouble à nul autre pareil,
J'ai dégagé mes sens des liens du sommeil.

Néron
Ce songe, absolument sont de vaines menaces ;
Sabine, cependant il faudra rendre grâces
À celle dont les dons jaunissent les guérets,
Ainsi qu'au bon Bacchus déceleur de secrets.

Sabine
Écoute donc le reste : ainsi toute interdite,
J'ai vu par le jardin courir Épaphrodite ;
Qui venait m'avertir de secrets importants
Dont il faut s'éclaircir et sans perdre de temps.
Milicus est ici, qui te fera paraître
Qu'un grand dessein s'agite en l'esprit de son Maître,
Sur lequel à toute heure il le voit ruminer.

Néron
N'a-t-il de grands desseins que pour m'assassiner ?

Sabine
Il n'est pas accusé sans grande conjecture.

Néron
Comment ? Ce Sévinus qui mes bontés conjure
Contre ses créanciers implorant mon support,
Penserait-il payer ses dettes par ma mort ?

Sabine
Voici ton affranchi qui te pourra tout dire.

Néron, parlant à sa garde.
Appelle Sévinus, et que l'on se retire,
Toi garde d'avancer ce qui ne serait pas ;
Ce serait justement avancer ton trépas.

Milicus
Je ne mentirai point ; et toute mon envie
Est d'aider à César à conserver sa vie.

Néron
Ce dessein malheureux est-il fort apparent ?

Milicus
J'espère t'en donner un indice bien grand.

Néron
Mais accuser ton Maître ? Et sur un simple indice ?

Milicus
Oui César ; pour te rendre un important service ;
Pour causer ton salut et celui de l'État.

Néron
C'est possible un fantôme au lieu d'un attentat.

Milicus
Non, non, ce ne sont point des choses chimériques.

Néron
Passe donc là-dedans afin que tu m'expliques.
Ce zèle qu'il témoigne avecque tant d'ardeur,
Est-ce pour mon salut ou bien pour sa grandeur ?

Sabine
César, je crois que c'est pour tous les deux ensemble ;
Mais le songe passé fait encor que je tremble.

Néron
Sabine, cependant voici le Sénateur
Pour me donner du temps, entretiens ce flatteur.

Scène III.

Sabine, Sévinus.

Sabine
Hé bien ! Que ferons-nous aux usuriers avares ?
Faut-il pas les traiter ainsi que des barbares ?

Sévinus
En leur tenant rigueur, on ne leur ferait rien,
Que ce qu'ils font souffrir pour accroître leur bien.

Sabine
Que je hais leur commerce et leur sale pratique.

Sévinus
C'est comme une vermine en une République ;
Une rouille secrète attachée aux Maisons,
Qui les fait succomber par mille trahisons.

Sabine
Tu me donnes horreur de ces âmes mal nées,
Qui vendent la longueur des mois et des années.

Sévinus
L'usurier met à prix les heures et les jours,
Comme si du soleil il dissipait le cours.

Sabine
Si de si sales mains avaient formé les Astres,
Nous nous verrions sujets à beaucoup de désastres.
César veut de leur joug tirer les Sénateurs.

Sévinus
Il doit de ce fléau garder ses serviteurs.

Sabine
Pour ton intérêt seul il en aura mémoire.

Sévinus
Il s'en peut souvenir seulement pour sa gloire,
Qui souffrant ces abus viendrait à se ternir.

Sabine
Il sort du cabinet : tu peux l'entretenir.

Scène IV.

Néron, Sévinus, Milicus.

Néron
Quoi ? Sévinus se plaint de l'extrême indigence,
Et traite ses amis avec magnificence ?

Sévinus
Si par mes créanciers il m'est encore permis,
J'aurai souvent le bien de traiter mes amis ;
C'est à mon sentiment un secret admirable
Pour charmer quelquefois l'ennui d'un misérable.

Néron
Je suis de ton avis, mais par quel mouvement
Donnant ces grands repas, fais-tu ton testament ?
C'est parmi la douceur mêler de l'amertume ;
Il n'est point à propos, ce n'est point la coutume.

Sévinus
En tout temps, ô César ! On ne peut faire mieux
Que de se préparer aux volontés des Dieux !
Puisque le frêle fil dont dépend notre vie,
Finit quand il leur plaît, non selon notre envie !
Et l'on ne doit jamais attendre au lendemain
Pour faire les apprêts d'un départ incertain,
Ici la prévoyance est assez raisonnable,
Elle est digne d'estime, et n'est point condamnable.

Néron
Mais user à tes gens de libéralité ;
À beaucoup de tes serfs donner la liberté,
Enfin mettre un grand ordre à toutes tes affaires :
Sont-ce pour des festins des choses nécessaires ?
Sont-ce des actions d'un homme incommodé

Qui par ses créanciers dit qu'il est obsédé ?

Sévinus
Attendant du secours de la bonté céleste,
J'épars entre les miens tout le bien qui me reste ;
De peur qu'un créancier ne prit pas ce souci
Si devant mon trépas je n'en usais ainsi.
Je ne puis m'empêcher d'affranchir mes esclaves,
Lors qu'en me bien servant ils usent leurs entraves ;
C'est un prix que je donne à leurs travaux soufferts,
Et j'aime mieux les voir chargés d'or que de fers.

Néron
En leur ôtant leurs fers, tu veux qu'on t'en fourbisse,
Quelque autre qu'on destine à quelque étrange office,
Confesse-moi la chose et ne déguise rien.

Sévinus
Quel autre ?

Néron
Ce poignard le reconnais-tu bien ?

Sévinus
Ce poignard ? Oui César, je le dois bien connaître ;
C'est un meuble ancien qui vient de mon ancêtre,
Quelqu'un l'avait tiré hors de mon cabinet
Pour en ôter la rouille et le rendre plus net.

Néron
S'il ne devait servir à quelques grands ouvrages,
Pourquoi prépares-tu du baume et des bandages.

Sévinus
Moi ? Du baume ?

Néron
Oui, toi pourquoi prends-tu ce soin ?

Sévinus
Je n'en prépare point, je n'en ai pas besoin :
C'est un préparatif qui m'est peu nécessaire.

Néron
Mais Milicus le dit.

Sévinus
Moi je dis le contraire.
Lequel va de nous deux passer pour imposteur ?

Gardez les phrases qui vous marquent.

Sur Classiques.app, sélectionnez un passage, puis « Sauver » : il rejoint vos listes de citations. Une liste par thème, par cours, par projet.

Essayer sur ce passage

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/tristan-l-hermite/la-mort-de-seneque

Le livre continue à la page suivante.

Doit-on croire un esclave ou bien un Sénateur ?
Celui qui porte encor les marques de sa chaîne,
Ou celui qui travaille à la grandeur Romaine ?
Te dois-je être suspect, te dois-je être odieux
Pour traiter mes amis à l'exemple des Dieux ?
Et ce dénaturé cet homme abominable,
Parce qu'il est ingrat te semble-t-il croyable ?
Mes bontés ont voulu qu'il vécut librement,
Et voici les effets de son ressentiment.
Je viens de l'affranchir, et tu vois que ce traître
A soudain machiné la perte de son Maître :
Saurais-je appréhender qu'un Prince tel que toi
Ou croie à sa parole, ou doute de ma foi ?
César, si je tombais en ce malheur extrême
Il me prendrait dès l'heure une horreur de moi-même :
Et la vive douleur de ce ressentiment
Me ferait à tes pieds mourir subitement.

Néron
Que répond Milicus ?

Sévinus
Que me peut-il répondre ?

Milicus
Quatre mots seulement dont je vais te confondre.

Sévinus
Imposteur oses-tu sur moi lever les yeux ?

Milicus
Tu lèves bien le bras sur les enfants des Dieux.

Sévinus
Traître, jusqu'à ta mort le fouet et la torture
Me feront la raison de ta noire imposture.

Milicus
Possible que bientôt l'aveu de ton forfait
De ta haute menace empêchera l'effet.
César, ce Sénateur saura bien se défendre
S'il peut parer un trait dont je le vais surprendre ;
Nous le verrons au bout de sa subtilité,
Il ne te pourra plus cacher la vérité,
Fais...

Néron
Qu'avec Sévinus quelqu'un des miens demeure ;
Attends dans ce jardin, Je reviens dans une heure.

Argument du quatrième acte

I. Pison, épouvanté de la prise d'Épicaris, a des pressentiments de la fatale ruine de leur dessein, par une prochaine découverture ; quoique Lucain l'assure de la Vertu de cette illustre fille.

II. Rufus leur apprend qu'on vient d'arrêter Sévinus sur le même soupçon ; ce qui trouble entièrement le Chef du Parti.

III. Néron interroge tout de nouveau Sévinus sur la conjuration faite contre sa personne, et lui fait connaître qu'il en a su la plus grande Partie de la bouche de Natalis, et ce Sénateur troublé de cette connaissance et pressé rudement par Rufus de nommer ses complices en accuse le même Rufus.

IV. Sabine persuade adroitement à ce Sénateur, effrayé de la crainte de la mort, de déclarer ses Compagnons, et fait reprendre cœur à Néron, qui donne les Ordres nécessaires pour la sûreté de sa vie et pour faire arrêter les criminels : Entre lesquels cette méchante place malicieusement Sénèque.

Acte IV

Scène première.

Pison, Lucain.

Pison
Épicaris est prise ? Ô Cieux ! Qu'ai-je entendu ?

Lucain
Ce n'est rien, ce n'est rien.

Pison
Lucain tout est perdu :
Rome est abandonnée, et son lâche Génie
Contre les gens de bien maintient la tyrannie.
Le sort nous est contraire, et le Ciel en courroux,
Pour conserver Néron, prend parti contre nous ;

Le Tyran désormais prendra toute licence
D'accabler la vertu, d'opprimer l'innocence,
Qui voudra s'opposer à sa brutalité,
Après cette faveur de la fatalité ?
Ô malheureux destins que le Ciel et la terre,
Les hommes et les Dieux nous déclarent la guerre
À la veille du jour que nous armons nos mains
Pour venger l'univers, les Dieux et les humains !

Lucain
Ô malheureux Pison ! Finissez cette plainte ;
Et ne vous troublez pas d'une si grande crainte.
La noble Épicaris durant cette rigueur
Ne manquera jamais, ni d'esprit, ni de cœur ;
Sa constante vertu dans cette violence
Observera toujours un fidèle silence :
Sans qu'elle ouvre la bouche on la verra périr.

Pison
La force des tourments pourra lui faire ouvrir.

Lucain
Vous la connaissez mal de tenir ce langage ;
Elle est toute romaine en grandeur de courage
Son âme est généreuse et ferme au dernier point,
Et les feux ni les fers ne l'ébranleront point.
On la verra sourire au plus fort des supplices
Quand on la pressera de nommer ses complices ;
À l'objet de la mort, au plus fort des tourments,
Elle conservera ses nobles sentiments.
Les lieux où souffrira cette fille constante
Serviront de théâtre à sa gloire éclatante,
Les gênes qui rendront son beau corps abattu
Ne feront seulement qu'exercer sa vertu ;
Et parmi tant de maux sa parole étouffée
Fera de sa constance un éternel trophée.
Plaignons Épicaris, mais ne la craignons pas,
Elle s'en va souffrir un glorieux trépas ;
Elle s'en va gagner une palme immortelle,
Cette digne beauté va faire parler d'elle,
Et rendre de son nom tout son sexe jaloux ;
Mais n'appréhendons point qu'elle parle de nous.

Pison
Ne vois-tu pas Rufus qui porte en son visage
De nos prochains malheurs un assuré présage ?
Une peur bien fondée accable ma vertu,
Épicaris est prise ; ah Rufus ! Qu'en dis-tu ?
Est-il un scélérat qui s'égale à Procule ?

Scène II.

Rufus, Pison, Lucain.

Rufus
Ô frayeur mal conçue ! Ô crainte ridicule.

Pison
Ce bruit m'a déjà mis le poignard dans le sein ;
C'est pour faire avorter notre noble dessein :
Nous serons découverts, bien que Lucain soutienne,
Qu'il n'est point de vertu comparable à la sienne.

Rufus
Ce n'est point l'accident qui nous doit étonner :
Par un ordre cruel on vient de la gêner,
Cette illustre beauté dont l'âme est si fidèle ;
Et par mille tourments on n'a rien tiré d'elle.
Son merveilleux esprit de son cœur soutenu
A dénié le fait ; mais d'un air ingénu,
D'une grâce et d'un front qui peuvent tout confondre,
Et déjà son témoin ne sait plus que répondre :
Elle a tout renversé sur son accusateur,
Et Procule à Néron paraît un imposteur.
Suivant la vérité, le Tyran prend le change ;
Mais il vient d'arriver un malheur bien étrange
Sur un avis semblable on a pris Sévinus.

Pison
Ce second coup m'accable : et j'en reste confus.

Rufus
Son affranchi l'accuse avec tant d'assurance
Que César en ce fait trouve de l'apparence :
Jusqu'ici toutefois il n'a rien déclaré.

Pison
Ô Cieux ! Tout est perdu, tout est désespéré !

Durant que nous parlons possible avec main forte
Les soldats du Tyran frappent à notre porte ;
On maltraite déjà nos amis affligés,
Et déjà nos enfants sont possible égorgés !
Des valets impudents, des esclaves infâmes
Traînent par les cheveux nos filles et nos femmes !
Je pâme de douleur, ah ! Que ne suis-je mort
Avant que de tomber dans un si triste sort ?

Lucain, parlant à Rufus.
Je suis tout étonné d'un ami si funeste,
Rassure son esprit, je vais penser au reste.

Rufus
Attends.

Lucain
Je ne puis plus demeurer près de lui.

Pison
Ô que ceux qui sont morts sont heureux aujourd'hui !

Rufus
Mais écoute.

Pison
Ah ! Rufus la chose est découverte !
Une cruelle étoile, ardente à notre perte,
A sans doute vaincu par ses malignités
Les présages heureux dont nous étions flattés
Les Cieux nous ont trahis pour protéger le crime,
Et tous les gens de bien vont être sa victime.

Rufus
Quoi ? Le Chef glorieux de tant de gens de cœur
Qui s'est fait estimer incapable de peur,
Et qui doit rétablir la Liberté de Rome,
S'ébranle-t-il si fort pour la perte d'un homme ?
Quand même ce malheur nous devrait accabler,
Il faut avec honneur l'attendre sans trembler :
Possible les effets tromperont l'apparence.

Pison
Ô discours ridicule ! Ô la vaine espérance !
Crois-tu que Sévinus au dépourvu surpris,
Tienne la bouche close ainsi qu'Épicaris ?

Cet homme délicat se voyant à la gêne,
Abrégera nos jours pour accourcir sa peine :
La torture ébranlant toute sa fermeté,
Fera faire naufrage à sa fidélité.
S'il vient à nous nommer, par quelle diligence
Pourrions-nous éviter une horrible vengeance ?

Rufus
C'est une conjoncture où je ne vois plus d'espoir !
Mais c'est en ces endroits qu'un grand cœur se fait voir ;
Le péril apparent du fer et de la flamme
Doit servir de matière à la grandeur d'une âme.
C'est là que la vertu se fait le mieux juger :
Jamais des grands dangers on ne sort sans danger ;
Parfois d'un désespoir accompagné de gloire,
Les vaincus, aux vainqueurs, ont ôté la victoire.
Si tu veux parvenir au bien que tu prétends,
Recueille ton courage, et ne perds point de temps ;
Cours où sont les vaisseaux, monte sur la tribune,
Pour exciter le Peuple à suivre ta fortune ;
Fais un coup de partie, et marche promptement
Pour passer jusqu'au trône, ou jusqu'au monument.
Si peu que la Fortune assiste ton courage,
Tu jettes l'ancre au port, et Néron fait naufrage.
Que pourra ce Tyran t'opposer aujourd'hui
Qu'un lâche Tigillin scélérat comme lui ;
Qui n'est accompagné que d'impudiques femmes,
De garçons débauchés, et d'eunuques infâmes ?
Si de sa vaine peur ton esprit est remis,
Tu n'as point à forcer de puissants ennemis.

Pison
Tu comptes donc pour rien cette garde allemande
Qui tire de César une solde si grande ;
Et répandant partout son redoutable corps,
Tient la ville assiégée, et dedans et dehors ?
Pourrai-je la gagner avec une harangue,
Quand cette nation n'entend pas notre langue ;
Voit indifféremment notre calamité,
Et n'a nul intérêt à notre liberté ?

Rufus
Sollicite le peuple, il entendra ta plainte,
Et pourra s'assembler pour dissiper ta crainte ;
Tu sais bien que le Peuple aime le changement,
Et que le bien public l'émeut facilement.

Pison
Au Peuple ? Présenter des vœux et des requêtes ?
Tu veux que je me fie à ce monstre à cent têtes,
D'opinion diverse et sans docilité,
Qui n'embrasse l'honneur qu'avec l'utilité ?
Quoi tu veux que Pison dans le péril se voue
À ces courages bas, à ces âmes de boue,
Qui de leur joug honteux ne sauraient s'ennuyer,
Et qui m'accableraient au lieu de m'appuyer ?

Rufus
Auquel des deux partis vois-tu plus d'assurance,
Et lequel est le plus digne de confiance
Te semble plus traitable et paraît plus humain,
Du Tyran parricide, ou du peuple romain ?
Lequel aimes-tu mieux de l'estime, ou du blâme ?
D'une fin glorieuse, ou d'une mort infâme ?
Et de tomber bientôt sanglant sur le carreau
De la main d'un soldat ou du coup d'un bourreau ?
Reconnais là-dessus ce que le Ciel t'inspire ;
Choisis des deux partis, et ne prends pas le pire.
Mais ne perds point de temps à contempler les Cieux,
Il faut lever le bras, et non hausser les yeux.

Pison
Ah ! Le respect d'Arie errante en ma mémoire
Me défend de mourir avecque tant de gloire.

Rufus
Penses-tu que ta femme ait du contentement
Si pour son vain respect tu meurs honteusement ?

Pison
Mais d'un autre côté veux-tu que mon audace
Face périr ma femme avec toute ma race ?
Si je ne tente point ce téméraire effort
Néron sera possible apaisé par ma mort ;
Il ne portera point sa fureur enragée

À voir persécuter une veuve affligée.
Il se contentera sans croître ses malheurs
Que mon sang répandu fasse couler ses pleurs,
Et par mon seul trépas sa colère assouvie
Laissera subsister la moitié de ma vie !
Veux-tu que je commette à ce cœur sans pitié
Le salut de ma chère et fidèle moitié ?
Et que par une vaine et folle violence
Je fasse sur sa tête éclater sa vengeance ?
Qu'on lui fasse après moi souffrir mille trépas ?
Qu'on lui vienne arracher mon fils d'entre les bras ;
Et que pour célébrer mes tristes funérailles,
De ma vivante image on batte les murailles ?

Rufus
J'aimerais beaucoup mieux qu'un glorieux destin
Accompagnant vos jours, couronnât votre fin.
Si ta femme ne t'aime ; elle est vraiment indigne
De recevoir les traits de cet amour insigne ;
Et s'il faut qu'elle t'aime ainsi que je le crois,
Il ne faut pas penser qu'elle vive après toi :
Si tu descends là-bas elle t'y voudra suivre,
Et l'ennui de ta mort lui défendra de vivre.

Pison
Dieux ! Je ne doute point que je n'en sois aimé,
Et son bon naturel, m'est assez confirmé.
Si dans cet accident on voit que je frissonne ;
C'est de crainte que j'ai pour sa chère personne ;
Je n'ose rien tenter de peur d'aigrir son sort,
Je voudrais bien qu'Arie eût le choix de sa mort.

Rufus
Bien donc, prends ce parti ; mais montre-toi d'une âme
Fidèle à tes amis aussi bien qu'à ta femme ;
Si tu viens à périr, meurs sans nous faire tort.
Voici venir des gens, c'est le Tyran qui sort ;
Éloigne-toi d'ici ; de crainte que sa vue
N'augmente cet effroi dont ton âme est émue :
On ne peut observer l'ennemi que l'on craint
Sans témoigner du trouble et sans changer de teint.

Scène III.

Néron, Sévinus, Rufus, Tigillin.

Néron, tenant un papier.
Un siège promptement ; que Sévinus approche ;
Je sais que ta vertu se trouve sans reproche,
Et que sans donner place à ma sévérité,
Tu vas ingénument dire la vérité.
Mais pour ne me laisser aucun mauvais indice ;
De peur que ta mémoire en ce lieu te trahisse ;
Et que tu fasses voir de la mauvaise foi
Aux dépositions que voici contre toi ;
Consulte-la de grâce avant que me répondre ;
Dis la chose en son ordre, et ne va rien confondre.
Quels furent tes propos parlant à Natalis
Hier dans le Champ de Mars ? À ces mots tu pâlis ?

Sévinus
C'est de douleur que j'ai de voir mon innocence
Par de mauvais rapports suspecte à ta puissance.

Néron
Mais de quoi parliez-vous si longtemps en secret ?

Sévinus
D'un désordre qu'à Rome on voit avec regret :
D'un droit licencieux, que la loi doit restreindre :
Et dont les gens d'honneur ont sujet de se plaindre.
De ce que l'affranchi veut contre la raison
Avec le Chevalier faire comparaison :
Et sans se souvenir comment on l'a vu naître,
A l'audace parfois de coudoyer son Maître.

Néron
Cela n'a nul rapport, que dites-vous après.

Sévinus
Il fut aussi parlé de la rigueur des prêts ;
Et comme l'usurier qui gagne sans mesure,
Les plus grandes Maisons consume par usure.

Néron
Ensuite.

Sévinus
Il fut parlé du long retardement

Du blé qui vient d'Égypte.

Néron
Ô long déguisement !
Sont-ce là tous les propos que vous eûtes ensemble ?

Sévinus
C'est tout ce qu'il fut dit, au moins comme il me semble.

Néron
Et de Lateranus n'en fut-il point parlé ?

Sévinus
Ô Natalis perfide ! As-tu tout révélé ?
Fut-il jamais parlé de lâcheté plus haute !
Ô que de gens de bien vont périr par ta faute !

Néron
Mais toi, pour te placer au rang des gens de bien,
Tu pouvais conspirer sans me demander rien.
Par quel noir mouvement as-tu pu te conduire
À rechercher ma grâce en me voulant détruire ?
Traître, que mes bienfaits ne pouvaient obliger ;
Et qui ne me flattais qu'afin de m'égorger ;
Ah ! Je me souviendrai de tes sollicitudes.

Sévinus
César, je suis confus de ces ingratitudes,
Déjà le vif remords de ce lâche dessein
Avant l'événement m'avait percé le sein :
Ma première fureur qui s'était alentie
Me laissait en état de rompre la partie.

Néron
Puisqu'à la rompre ainsi tes sens se disposaient,
Tu peux bien me nommer ceux qui la composaient :
C'est là pour ton pardon tout ce que je désire.
Qui sont-ils ?

Sévinus
Natalis te le pourrait mieux dire.

Néron
Pour les savoir de toi faut-il te menacer ?

Sévinus
Ah ! J'aime mieux mourir que de les dénoncer.



La Mort de Sénèque est au programme de l’ENS (A/L).

D’autres œuvres du programme
se lisent aussi sur Classiques.app.

Voir les œuvres du programme

Gratuit, sans inscription.

classiques.app/programmes/ens-a-l-2027

Le livre continue à la page suivante.

Néron
Rufus fais-moi raison de ce morne silence.

Rufus, prenant Sévinus au collet.
Parle avant qu'on t'entraîne avecque violence :
Nomme les conjurés.

Sévinus
Ne presse point ma foi :
Si tu me fais parler, je parlerai de toi.

Rufus
Nomme-les, nomme-les.

Sévinus
Ô l'impudence extrême !
Que ne te résous-tu de les nommer toi-même.

Néron
Écoutons.

Rufus
Moi méchant ? Je suis homme de bien.

Sévinus
Oui toi ; dénonce-les, tu les connais fort bien ;
Nul n'est plus suffisant d'en dire des nouvelles.

Néron
On a donc corrompu mes gens les plus fidèles !

Rufus, faisant signe à Sévinus.
Imposteur garde-toi d'offenser la vertu.

Sévinus
Rufus il n'est plus temps, pourquoi me pressais-tu ?

Néron
Tigillin, Tigillin, as-tu vu l'artifice ?
Qu'on se jette sur lui gardes qu'on le saisisse.

Rufus
César écoute-moi.

Néron
Je ne t'écoute plus,
Tu feras désormais des signes superflus.

Scène IV.

Néron, Sabine, Sévinus.

Néron
Il faut que les bourreaux te traitent comme un traître
Qui déloyalement attente contre son maître.

Sabine
D'où vient un si grand bruit ?

Néron
Ce brave Colonel
Qui faisait l'empressé, se trouve criminel :
Nous l'avons découvert pour être des complices.

Sabine
Ô que sa trahison mérite de supplices !

Néron
En cette occasion, ce perfide flatteur
Voulait faire parler ce sage Sénateur :
Et pour se couvrir mieux, lui faisait des demandes
Avec une insolence et des rigueurs trop grandes :
Alors qu'importuné des propos de Rufus,
Sévinus l'a fait taire et l'a rendu confus.

Sabine
Il mériterait bien que pour ces bons offices,
Tu lui fisses pardon, s'il nommait ses complices.

Néron
Il marchande à parler.

Sabine
Ô qu'il me fait pitié !
Comment n'obtiendras-tu ta grâce qu'à moitié ?
Ah ! Vomis ce secret qui cause leur ruine ;
C'est un poison mortel enclos en ta poitrine,
N'irrite point César qui te veut pardonner ;
Si ton silence dure on te fera gêner.
Mais ne perds point de temps, c'est un fait qui te touche,
Sévinus ton salut est encore en ta bouche.

Sévinus, tout bas.
Puisque par les soldats je serai visité.
Il faut bien que je cède à la nécessité.

Sabine
Crois-moi, déclare tout, afin qu'on te pardonne ;
Parle avant qu'on te prenne, et que je t'abandonne.

Sévinus, se jetant aux pieds de Sabine.
Hélas ! Belle Princesse employez-vous pour moi :
Je ne saurais parler ; j'en ai donné ma foi ;
Tout ce que je puis faire en un état si triste,
C'est de vous présenter seulement cette liste.

Sabine
César, lis ce papier : et vois si j'ai raison
Quand je tiens pour suspects, et Sénèque et Pison.
Pour s'emparer du trône et pour t'ôter du monde,
Pison est Chef de part, et Lucain le seconde.
Voici de mes soupçons un manifeste aveu ;
Tu peux connaître ici l'oncle par le neveu.
Ce vieillard si rusé t'abusait par sa mine ;
Mais ses déguisements n'ont pu tromper Sabine.
Qu'en dis-tu maintenant ?

Néron
Quoi ? Tant de Chevaliers ?
Des Consuls ? Des Tribuns, des Chefs, des Centeniers,
Les plus grands des romains se sont ligués ensemble
Contre leur Empereur ? Ah ! Sabine je tremble,
Le cœur me bat au sein.

Sabine
Il le faut rassurer,
Et les mettre en état de ne plus conjurer.
Avant que de ce bruit quelqu'un les avertisse,
Donne ordre qu'on les cherche, et que l'on s'en saisisse.

Néron
Nous ne trouverons pas des bourreaux suffisants
Pour imposer des fers à tant de partisans.

Sabine
Nous ne manquerons point de gens pour leur supplice ;
Douze mille soldats en vont faire l'office.

Néron, parlant à Tigillin.
Cours vers Lateranus qui devait lâchement
Commencer l'attentat par un embrassement ;
Qui d'une humble façon déguisant son audace,
Devait lors me forcer de tomber sur la place.
Dis-lui qu'il meure vite, et que je lui défends
D'embrasser à sa mort sa femme et ses enfants ;

Assure-toi du reste, et d'une adroite sorte,
Prends-les ou vifs ou morts allant avec main forte.

Sabine
Et Sénèque en ce lieu se doit-il oublier,
Lui qui sans se défendre et sans s'humilier
A dit à Natalis touchant cette menée
Que le sort de Pison était sa destinée ?
N'en dit-il pas assez pour t'apprendre aujourd'hui
Qu'il est de la partie et conspire avec lui ?
Sa trame en mots couverts est assez découverte ;
Qui vit avec Pison, doit périr par sa perte.
Sénèque attendrait-il quelque meilleur succès,
Faut-il plus que cela pour faire son procès ?

Néron
Mais a-t-il dit ces mots ? Il faut qu'on lui demande.

Sabine
Il est bien impudent s'il faut qu'il s'en défende ;
Sans doute Natalis ne l'a point inventé.

Néron
Il en faut sur le champ savoir la vérité.

Argument du cinquième acte

I. Sénèque pressent son heure dernière ; et s'y prépare en Philosophe.

II. Sa femme se plaint de sa trop grande franchise qui lui fait avouer qu'il est Ami de Pison, en une rencontre dangereuse.

III. Silvanus lui vient porter le Commandement de mourir de la part de Néron.

IV. Qui, troublé d'avoir appris la Conjuration faite contre lui, craint que les Auteurs de cet attentat dessigné ne soient pas encore tous découverts.

V. Sévinus qu'il a gagné par belles promesses promet vainement de porter Épicaris à les déclarer.

VI. Car cette fille courageuse à toute épreuve ; après avoir supporté la gêne sans rien dire : à la honte des plus grands d'entre les Romains, qui accusent jusqu'à leurs plus proches, garde le silence jusqu'au bout.

VII. Silvanus vient faire le rapport de la mort de Sénèque ; et Néron à ce récit sent les cuisantes pointes du remords qui suit les mauvaises actions.

Acte V

Scène première.

Sénèque, Pauline, Le Centenier.

Sénèque
Mon âme apprête-toi pour sortir toute entière
De cette fragile matière
Dont le confus mélange est un voile à tes yeux :
Tu dois te réjouir du coup qui te menace,
Pensant te faire injure on te va faire grâce :
Si l'on te bannit de ces lieux
En t'envoyant là-haut, c'est chez toi qu'on te chasse,
Ton origine vient des Cieux.
Nous avons assez vu le cours de la nature,
Sa riche et superbe structure,
Ses divers ornements et ses charmants attraits ;
Elle a peu de beautés qui ne nous soient connues,
Il faut quitter la terre, et monter sur les nues,
Pour connaître d'autres secrets,
Il faut chercher du Ciel les belles avenues,
Et voir le Soleil de plus près.
On ne trouve ici que des lois tyranniques,
D'où naissent des effets tragiques,
Et les Monstres y sont au-dessus des Héros ;
La vertu sous le joug y demeure asservie :
L'orgueil, l'ambition, l'avarice et l'envie
Nous y troublent à tout propos ;
Mais là-haut dans l'état d'une meilleure vie
On goûte un éternel repos.
Principe de tout être où mon espoir se fonde ;
Esprit qui remplis tout le monde,
Et de tant de bontés favorises les tiens,
Tu vois les cruautés de qui je suis la proie,
Et j'attends de toi seul mon repos et ma joie ;

Pauline entre.
Fais que je goûte de tes biens,
Et me tires bientôt afin que je te voie

Du joug de ces pesants liens.
Mais ma chère moitié se dissout toute en larmes,
Tant mon prochain bonheur lui vient donner d'alarmes.
Faut-il pleurer Pauline, et faut-il s'étonner
Au moment bienheureux qui nous doit couronner
Quand nos pas glorieux imprimant la poussière,
Nous font trouver la palme au bout de la carrière ?
Le pilote battu par les flots irrités
Quand son vaisseau mal joint fait eau de tous côtés.
Errant sans gouvernail au gré de la tempête
Qui tombe incessamment ou bruit dessus sa tête ;
A-t-il en quelque sorte à se plaindre du sort,
Si par un coup de vague il est mis dans le port ?
Le pèlerin lassé d'un pénible voyage
Aveuglé de la poudre, ou mouillé de l'orage :
Se peut-il affliger avec quelque raison
Quand il touche du pied le seuil de sa maison ;
Pourquoi nous plaindrions-nous d'un sort digne d'envie,
La mort est le repos des travaux de la vie,
Et celui qui désire en allonger le cours
Aime à gémir sans cesse, et soupirer toujours.

Pauline
Quand une mort certaine est prête de le prendre,
Le sage, à mon avis, doit constamment l'attendre,
Puisque c'est un défaut que de s'inquiéter
À l'approche d'un mal qu'on ne peut éviter :
Il faut absolument qu'une âme bien placée
S'apprête de partir quand elle en est pressée.
Mais aller de si loin rechercher le trépas,
Et l'appeler soi-même alors qu'il ne vient pas ;
C'est trouver des appas en une chose horrible,
Et faire vanité d'un désespoir visible.
La nature inspirant un désir de repos
Ne nous enseigne rien qui ne soit à propos,
À tous les animaux elle a donné l'envie
D'éviter les périls pour conserver leur vie ;
La vie est donc un bien dont nous devons user,
Sans l'exposer si fort, et sans le mépriser :
Il faut laisser agir les Cieux et la nature ;

Et vous savez, Seigneur, qu'en cette conjoncture
C'est avancer l'effet du fer, ou du poison,
Que témoigner ainsi d'être l'ami de Pison.

Sénèque
En ces occasions faut-il qu'on abandonne
Son honneur et sa foi pour sauver sa personne ?
Qui lâchement s'abaisse et manque d'amitié ;
En pensant se sauver perd plus de la moitié,
Pour allonger ses jours il abrège sa gloire ;
Et pour garder son sang prodigue sa mémoire.
Tant de doctes leçons et de raisonnements
Qui pourraient affermir les plus mols sentiments ;
En cette occasion ne nous serviraient guères
Si nous avions encor des faiblesses vulgaires,
Si nous étions sujets à nous épouvanter,
Et si nous redoutions ce qu'on peut souhaiter.
Je me vois sur le point que l'état de ma vie
Ne sera plus en butte aux noirs traits de l'envie,
Qui me blâme en secret, et me nomme tout bas,
Complice d'un désordre où je ne trempe pas.
Les méchants m'accusaient avec trop d'injustice,
De maintenir Néron dans l'ordure du vice ;
De ce cruel affront je vais me ressentir,
Et l'arrêt de ma mort s'en va les démentir.
Il sera malaisé désormais qu'on m'impute
D'être le confident de qui me persécute :
L'univers apprendra qu'on me blâmait à faux,
Et que je n'eus jamais de part à ces défauts.
N'a-t-il pas à Burrus donné la récompense ?
De ses sages conseils, et de sa diligence ?
Que dirait-on de moi si j'étais conservé,
Je me dois ressentir de l'avoir élevé,
D'avoir soigneusement cultivé cette plante,
Qui fut même à sa tige ingrate et malfaisante ;
Cette fleur dont le lustre est si fort abattu,
Et qu'on a vu corrompre au sein de la vertu ;
Mais quoi, le Centenier m'apporte des nouvelles
Qui me réjouiront, fussent-elles mortelles :
Et bien, que veut César, dis-le nous hardiment ?

Le Centenier
Que Sénèque s'apprête à mourir promptement.

Sénèque
Ô doux commandement ! Ô faveur agréable ?
Nouvelle désirée autant que désirable ;
Il nous oblige fort de nous traiter ainsi,
S'il veut que nous mourions nous le voulons aussi ;
Il sait donner à tout, et le prix et l'estime,
Il ne m'ordonne rien qui ne soit légitime.

Le Centenier
Il te laisse le choix pour certaine raison,
De la flamme, de l'eau, du fer ou du poison :
Prends lequel tu voudras, choisis.

Sénèque
Le Ciel lui rende,
Il m'oblige beaucoup, cette faveur est grande,
Il faut exécuter cet équitable arrêt,
Et tu verras bientôt comme je suis tout prêt ;

Il frappe à sa porte.
Mais faut-il si soudain que je te satisfasse,
Puis-je d'un testament consoler ma disgrâce ?
Puis-je adoucir d'un mot l'aigreur de mon trépas.

Le Centenier
Vois si tu veux mon ordre, il ne le porte pas.

Sénèque
Il jette ses tablettes.
Cessons donc de porter un meuble si fragile
Puisqu'il nous est à charge et nous est inutile ;
Je serais étonné s'il m'eût été permis
De laisser en mourant du bien à mes amis ;
Il est tout à César, je n'en puis rien soustraire,
Je n'en suis seulement que le dépositaire.
En me le confiant, il ne s'est point déçu,
Je lui rends tout entier comme je l'ai reçu.
Pauline, c'est pour toi que je voudrais écrire,
Mais ta fidèle amour de ce soin me retire
Suivant exactement l'ordre qu'on me prescrit,
Je ne pers pas beaucoup pour n'avoir rien écrit :
J'ai par mes actions tracé dans ta mémoire

Assez heureusement l'image de ma gloire,
Ceux qui de ma vertu pourront encor douter
Pour en être éclaircis n'ont qu'à te consulter,
Il te souviendra bien qu'avec assez d'estime
J'ai vécu près de toi sans reproche et sans crime ;
Il te souviendra bien de ma constante foi,
Et que prêt à partir je n'eus regret qu'à toi.

Pauline
Moi je m'en souviendrai ? Je veux qu'on se souvienne
Qu'il ne fut point d'amour comparable à la mienne :
En vous suivant partout je veux montrer à tous :
Si vous viviez en moi, que je vivais en vous.

Sénèque
Ne précipite point le cours de tes années.

Pauline
En la fin de Sénèque elles seront bornées,
Rien n'aura le pouvoir de rompre un nœud si beau,
Nous n'avons eu qu'un lit, nous n'aurons qu'un tombeau.

Sénèque
Ah ! Ne meurs point si tôt.

Pauline
Je ne saurais plus vivre.

Sénèque
Vis pour me contenter.

Pauline
Je mourrai pour vous suivre.

Sénèque
N'aurais-je plus sur toi de pouvoir absolu ?

Pauline
Le conseil en est pris, c'est un point résolu.

Sénèque
Ô rare piété ! Ta constance fidèle,
Remporte sur Sénèque une palme immortelle :
Sans doute nos neveux auront droit de douter,
Si méritant beaucoup, j'ai pu te mériter ;
Comme de ta beauté tout ton sexe eut envie,
Il deviendra jaloux de la fin de ta vie ;
L'effet est trop brillant de cette sainte amour,

Elle me va faire ombre en se mettant au jour,
Je ne puis te celer qu'un si beau trait me blesse ;
La force de ton âme a causé ma faiblesse,
Ta rare piété me touche tendrement,
Il m'échappe des pleurs dans ce ressentiment.
C'est pourquoi si Pauline à partir se dispose,
Qu'auparavant sa foi m'assure d'une chose,
C'est qu'ayant pris de moi ce glorieux poignard
Elle ira, s'il lui plaît, s'en servir autre part :
Car sans quelque faiblesse indigne et mal séante,
Je ne pourrais jamais voir Pauline mourante :
Sans doute cet objet me ferait murmurer,
Et ne me servirait qu'à me déshonorer.

Pauline
Seigneur, permettez-moi.

Sénèque
Non, il faut que l'on cède.

Pauline
Que je fasse l'essai de ce dernier remède :
J'aurais trop de bonheur si vous me permettiez
D'en goûter la première, et mourir à vos pieds.

Sénèque
C'est en vain, c'est en vain ta demande m'outrage,
Et c'est perdre le temps qu'en parler davantage.

Pauline
Seigneur, j'y consens donc, mais non sans déplaisir.

Le Centenier
On ne nous a donné que fort peu de loisir,
Hâte un événement que César veut apprendre.

Sénèque
Je suis trop criminel de l'avoir fait attendre,
Demandons-lui pardon de ce retardement ;
Embrassons-nous, Pauline, et mourons promptement.

Le Centenier
Entre donc là-dedans, celui qui nous envoie
S'avance à la tribune, et je crains qu'il te voie
En sa mauvaise humeur, nous n'en serions pas mieux
Si ton visage encor s'offrait devant ses yeux.



Classiques.app retient la ligne où vous vous arrêtez.

Commencez sur l'ordinateur, continuez sur le téléphone, à la même ligne. Il suffit d'un compte.

Reprendre ici, en ligne

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

Scène II.

Néron, Sabine, Sévinus, Rufus, des Gardes.

Néron
Ô Dieux ! Que d'ennemis ! L'effroi qui m'environne
Sur mon front palissant fait trembler ma couronne :
Serons-nous assez forts pour en venir à bout,
Peut-on à tant de gens faire tête partout ?
Le bras de Tigillin, et l'esprit de Sabine
Pourront-ils renverser cette grande machine ?
Quand même quelque Dieu viendrait me le jurer
À peine mon esprit s'en pourrait assurer.

Sabine
Quoique le mal soit grand, raffermis ton courage ;
Nous avons avancé la moitié de l'ouvrage,
Tes ennemis connus sont pris ou dépêchés,
Mais il faut découvrir tous ceux qui sont cachés.
Le médecin savant et plein d'expérience
Doit du mal dont il traite avoir la connaissance ;
C'est sur ce fondement qu'il peut avec raison
Aux corps intempérés rendre la guérison :
Nous savons une part de la trame funeste,
Et pour notre assurance il faut savoir le reste.

Néron
Possible Épicaris le pourra révéler,
Il faut que Sévinus l'oblige de parler.

Sabine
Sévinus, c'est ici que tu feras paraître
Si ton zèle répond aux bontés de ton Maître ;
D'un Empereur clément qui sait tout pardonner,
Et qui pour cet effort te va beaucoup donner.
Si tu peux en ce fait agir de bonne sorte,
Jamais tes créanciers n'assiégeront ta porte :
Jamais mortel encor dans le rang que tu tiens
Ne s'est vu jusqu'ici comblé de tant de biens.
Ôte-nous seulement cette épine importune,
Je suis la caution de ta bonne fortune.

Sévinus
Madame ; vous verrez comme je m'y prendrai,

Ce sont des vérités que je lui maintiendrai,
Et quoiqu'elle témoigne une si grande audace,
Qu'elle ne peut jamais me dénier en face.

Sabine
Il serait à propos de lui persuader
Qu'elle garde un secret dangereux à garder,
Qu'elle ne gagne rien que la mort à se taire,
Qu'une confession lui serait salutaire :
Enfin, qu'à ton exemple, elle peut sans erreur
Perdre tous ses amis pour sauver l'Empereur.
La voici qui paraît en triomphe portée.

Néron
Des gens trop curieux l'ont un peu mal traitée.

Scène III.

Néron, Épicaris, Sévinus, Sabine.

Néron
Connais-tu de l'État les sages défenseurs ?

Épicaris
J'en connais beaucoup mieux les cruels oppresseurs.

Néron
Sévinus, adoucis cet animal farouche
Qui n'a que du poison et du fiel dans la bouche.

Sévinus
Épicaris, c'est trop t'exposer aux tourments,
Tu dois te départir de ces déguisements ;
C'est s'obstiner en vain la chose est découverte ;
Le Ciel des conjurés a résolu la perte,
Cet excès de courage et de fidélité
Ne s'y peut opposer qu'avec impiété.
Les amis de César ont suborné les nôtres ;
Les uns m'ont dénoncé, j'ai dénoncé les autres,
Et ce digne Empereur mu de compassion,
A daigné faire grâce à ma confession :
Si tu veux recevoir les mêmes bénéfices,
Révèle promptement tous les autres complices :
Tu peux voir au pardon le chemin tout battu,

Tu n'as rien qu'à parler.

Épicaris
Que me demandes-tu ?

Sévinus
Tous ceux que tu connais de cette intelligence.

Épicaris
Moi ? Je ne connais rien que ta seule imprudence :
Et si visiblement tu la fais éclater,
Qu'il n'est pas de besoin de la manifester.

Sévinus
Ce trait n'est imprudent qu'à ton sens indocile :
L'imprudence est nuisible, et cet acte est utile,
C'est de ce seul aveu que dépend ton bonheur.

Épicaris
Ma vie en dépend bien, mais non pas mon honneur.

Sévinus
C'est flatter ton esprit d'une erreur sans seconde,
Car de quoi sert l'honneur quand on n'est plus au monde.

Épicaris
Nos esprits ne sont pas d'un sentiment pareil.

Sévinus
Tu ne ferais point mal de suivre mon conseil.

Épicaris
Qui suivrait le conseil d'une âme si timide
Pour aller à la gloire aurait un mauvais guide.

Sévinus
Mais toi fille obstinée en résistant si fort,
Tu tiens bien le chemin pour aller à la mort ?
Sais-tu bien que Pison s'est fait ouvrir les veines
Pour soustraire sa vie à mille justes peines
Que Scaurus de César a senti le courroux
Et que Lateranus est mort de mille coups ?
Que Voluse est péri d'une façon tragique
Pour expier son crime ?

Épicaris
Ou pour la République.

Sévinus
Et que Flave et Rufus ont hâté leur trépas.

Épicaris
Comme eux Brutus est mort, mais son nom ne l'est pas.

Sévinus
Lucain qui fut toujours digne de ton estime,
Nomme tous ses amis qui trempent dans le crime ?
Des tourments préparés redoutant la rigueur.

Épicaris
Ce trait fait assez voir qu'il n'eut jamais mon cœur.

Sévinus
Ne ferme point la bouche alors qu'on te convie
De parler librement pour conserver ta vie :
Implore les bontés que je viens d'éprouver,
Et te sers de la planche offerte à te sauver.

Épicaris
Ô le honteux conseil ! Pour éviter l'orage
À tant de gens de bien, faire faire naufrage ?
Je ne trahirai point des cœurs généreux ;
Ils s'exposent pour nous, je veux mourir pour eux.

Néron
Tu connais donc des gens dont la cruelle envie
Fait encore dessein d'attenter sur ma vie ?

Épicaris
Oui je sais le dessein de cent hommes d'honneur
Qui fondent sur ta mort leur souverain bonheur :
J'en sais des plus hardis et des plus grands de Rome
Mais je mourrai cent fois avant que je les nomme.

Néron
Prends-tu quelque plaisir à te faire gêner ?

Épicaris
Beaucoup moins qu'un Tyran n'en goûte à l'ordonner.

Sabine
L'impudente, la terre est-elle bien capable
De porter un moment ce Monstre insupportable ?

Épicaris
Elle peut sans horreur porter Épicaris ;
Puisqu'elle porte bien la femme aux trois maris.

Sabine
Ta langue pour ce mot sera bientôt coupée ;

Épicaris
Que devrait-on couper à Sabine Poppée ?

Sabine
Quand tu n'aurais vomi que ce mot seulement,
Tu mourras de cent morts par mon commandement.

Épicaris
Ces matières de peur sont ce que je dédaigne :
Menace-moi plutôt de vivre sous ton règne.
Aucun autre malheur ne me saurait troubler ;
Et c'est la seule peur qui me ferait trembler.

Néron
Ô nouvelle Alecton que l'Enfer a vomie !
Qui t'a donné sujet d'être mon ennemie ?
Qui de ta cruauté me rend ainsi l'objet ?

Épicaris
Tu veux donc le savoir : en voici le sujet :
Je t'aimais autrefois, quand ton front hypocrite
Se couvrait faussement des couleurs du mérite :
Lorsque ta main feignait de faire un grand effort
Pour écrire ton seing sous un arrêt de mort :
Quand ton esprit brutal, cachant sa véhémence,
Pratiquait la justice, exerçait la clémence,
Et pour mieux t'affermir en ton autorité,
Montrait de la sagesse et de la piété.
Mais depuis que tu cours où la fureur te guide,
Que tu te rends cruel, ingrat, et parricide,
Que tu rôdes la nuit, et que tu tiens à jeu
Les titres de voleur et ceux de boutefeu ;
Je te hais comme un Monstre abîmé dans le crime ;
Et trouve que ta mort est un coup légitime.

Néron
Ah ! C'est trop ! Qu'on la livre aux bourreaux inhumains.

Épicaris
C'est un œuvre où Néron peut donc mettre les mains.

Néron
Entraînez-la soldats ; vite, et qu'on la déchire.

Épicaris
Possible que ton sort quelque jour sera pire.

Néron
Méchante, on t'apprendra comme il faut discourir.

Épicaris
Tyran, je t'apprendrai que je sais bien mourir.

Néron
Qu'on la fasse mourir du plus cruel supplice.

Épicaris
Rien ne doit t'empêcher de faire ton office.

Néron
Ô le Monstre exécrable, et qu'il est endurci !

Sabine
L'oncle de son amant l'instruit sans doute ainsi,
Sénèque a fabriqué cette haine mortelle,
C'est un grand artisan.

Néron
Qu'il meure aussi bien qu'elle.

Sabine
Puisqu'il ne t'a failli que deux fois seulement,
Attends de ses projets quelque autre événement :
Quoi ? Ferais-tu sitôt par des pensers timides
Périr un si grand Maître en l'art des parricides ?
Garde bien de choquer ce docte Précepteur :
C'est un homme de bien, c'est un si bon flatteur ;
N'eût-il que ce talent il ne faut pas qu'il meure.

Néron
Il flattera la Parque avant qu'il soit une heure.
Silvanus est passé dans son appartement
Pour lui faire en deux mots mon dernier compliment.

Scène IV.

Sabine, Le Centenier, Néron.

Sabine
Voici le Centenier, hé bien ?

Le Centenier
La chose est faite.

Sabine
Quoi ! Nous ne verrons plus cette peste de cour ?

Le Centenier
Je ne l'ai point laissé qu'il n'ait perdu le jour.

Sabine
Qu'a dit en te voyant cet honneur de Cordoue
Que Rome admire tant, que tout le monde loue ?

Le Centenier
Mes ordres exprimés lui donnant à choisir
De tout genre de mort conforme à son désir ;
Ce vieillard misérable a montré quelque joie
D'y pouvoir arriver par une douce voie,
Et déjà pressentant comme la chose irait,
Il avait préparé tout ce qu'il désirait
Sa femme en a senti toute la violence ;
Pauline est à ses pieds tombée en défaillance :
Et dans les mouvements d'un si sensible ennui
A fait tous ses efforts pour mourir devant lui.
À peine, en lui parlant, a-t-il pu s'en défendre ;
À peine de ses bras a-t-il pu se déprendre :
Mais enfin connaissant que l'ordre était pressé,
De ce fâcheux obstacle il s'est débarrassé.
Nous sommes avec lui passés dans une chambre
Où l'air qu'on respirait n'était rien qu'esprit d'ambre ;
Ce n'étaient en ce lieu qu'ornements précieux
Dont l'éclat magnifique éblouissait les yeux ;
Que meubles d'Orient, chefs-d'œuvre d'une adresse
Où l'art débat le prix avecque la richesse ;
Que miroirs enrichis et d'extrême grandeur.

Sabine
C'est mourir dans la pompe et dans la bonne odeur.

Le Centenier
Un vaste bassin d'or, où des eaux odorantes
Ornaient de leur parfum mille pierres brillantes,
N'y faisait éclater une valeur sans prix
Que pour y recevoir son sang et ses esprits.
Un de ses affranchis, Ministre de l'étuve,
L'a fait asseoir ensuite, à mi-corps dans la cuve ;
Et retroussant ses bras au grand éclat du jour,
A passé promptement le rasoir à l'entour.
Ses amis ont pâli voyant ouvrir ses veines

Qui d'une froide humeur étaient à demi pleines ;
Mais ce grand Philosophe à mourir disposé,
A vu courir son sang d'un esprit reposé.
Ne s'est non plus ému durant cette aventure
Que si d'un jour de fête il eût vu la peinture.
Amis, leur a-t-il dit, ne vous affligez pas ;
La vertu vous défend de pleurer mon trépas :
Vous n'y trouverez rien d'indigne d'une vie
Dont les plus grands du monde ont conçu de l'envie ;
Je meurs ; mais c'est sans crime ainsi que sans remords
Que du rang des vivants je passe au rang des morts.
C'est un certain tribut qu'il faut bien que je rende,
La nature le veut, et Néron le commande :
Tous deux forment des lois qu'on ne peut violer,
Et leurs arrêts sont tels qu'on n'en peut appeler.
J'en subis la rigueur sans horreur et sans crainte ;
Ma volonté docile embrasse la contrainte.
Par la douce faveur d'un sommeil que j'attends
Bientôt César et moi serons tous deux contents
Lui de s'être défait d'un vieillard inutile,
Moi de m'être rendu dans un heureux asile,
Où nulle oppression ne se fait endurer
Où jamais l'innocent n'a lieu de soupirer,
Où pour tout intérêt l'esprit est insensible
Et franc de passion, goûte un repos paisible.

Sabine
Il a cru par ces mots se mettre au rang des Dieux.

Néron
Ah ! Laissons-le achever.

Le Centenier
Alors levant les yeux,
Il a dit en poussant sa voix faible et tremblante ;
Dans le creux de sa main prenant de l'eau sanglante,
Qu'il peine à la jeter en l'air à sa hauteur ;
Voici ce que je t'offre ô Dieu libérateur.
Dieu, dont le nouveau bruit a mon âme ravie,
Dieu, qui n'es rien qu'amour, esprit, lumière et vie,
Dieu de l'homme de Tarse, où je mets mon espoir :
Mon âme vient de toi, veuille la recevoir.

À peine a-t-il fini cet étrange langage,
Qu'une pâleur mortelle a couvert son visage :
Il a fermé les yeux d'un mouvement pareil
À ceux qu'on voit tomber abattus de sommeil ;
Et le voyant saisi d'une glace mortelle,
Je suis venu soudain t'en dire la nouvelle.

Sabine
César, à ce récit tu parais tout changé :
Qu'as-tu donc, dis-le nous.

Néron
Je ne sais ce que j'ai.
Tous mes sens sont troublés, et mon âme inquiète
Ne peut plus se remettre en sa première assiette :
Je brûle de colère et frissonne d'effroi ;
Je forcène, j'enrage, et je ne sais pourquoi
Une Érine infernale à mes yeux se présente ;
Un fantôme sanglant me presse et m'épouvante.
Ne vois-je pas venir des bourreaux inhumains
Qui tiennent des serpents et des fouets en leurs mains ?
Je ne sais qui me tient en cette horreur extrême
Que je ne m'abandonne à me perdre moi-même.
Qui hâtera ma mort ? Où sont les Conjurés
J'y suis mieux résolu qu'ils n'y sont préparés
Que celui qui soupire après mes funérailles,
Me déchire le sein, me perce les entrailles,
Et rende ses souhaits accomplis de tout point.

Sabine
Que veut dire Seigneur.

Néron
Ah ! Ne parle point.
Éloigne-toi d'ici ; fuis promptement, Sabine,
De peur que ma colère éclate à ta ruine :
Ô Ciel ! Qui me veux mal et que je veux braver,
Des pièges que tu tends on ne se peut sauver :
Tu prépares pour moi quelque éclat de tonnerre,
Mais avant, je perdrai la moitié de la terre.

FIN

Extrait du Privilège du Roi.

Par grâce et Privilège du Roi donné à Fontainebleau le 17. jour d'Octobre 1644. Signé, Par le Roi en son Conseil, LE BRUN, Il est permis à TOUSSAINCT QUINET Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et distribuer une pièce de Théâtre intitulée, La Mort de Sénèque, Tragédie, de Monsieur Tristan, durant le temps et espace de cinq ans, à compter du jour qu'elle sera achevée d'imprimer : et défenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires et autres, de contrefaire ladite pièce, ni en vendre ou exposer en vente à peine de trois mille livres d'amende, de tous dépends, dommages et intérêts, ainsi qu'il est plus amplement porté par les dites lettres, qui sont en vertu du présent extrait tenues pour bien et dûment signifiées, à ce qu'aucun n'en prétende cause d'ignorance.

Achevé d'imprimer pour la première fois le dixième Janvier 1645.

Les Exemplaires ont été fournis.

La Mort de Sénèque
Tristan L'Hermite

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/tristan-l-hermite/la-mort-de-seneque